

Hermann Iline

La France et les Autres



La France et les Autres

Avant-Propos

Un alliage trinitaire unique, celto-latino-germanique, fait de la chair française un phénomène excitant, bigarré, brillamment réussi. Plus qu'un équilibre, elle exhibe une harmonie, une beauté musicale, palpitante de rythmes, d'intensités, de timbres et de tonalités innombrables. Paradoxalement, la France offre à notre regard plus d'unité qu'aucun autre pays européen. Et pourtant le tout n'y occulte pas les parties.

À l'époque d'une mondialisation mécanique, touchant toute la planète, la France reste un dernier îlot de résistance aussi bien à la moutonnaille asiatique qu'à la robotisation américaine. Condamnée à long terme, comme tous les autres, elle dispose encore de tant de ressources pour des chants du cygne, portant haut et loin.

L'Europe présentiste s'aplatit ; l'Europe atemporelle s'amenuise en talents jadis inimitables, en volumes étriqués d'œuvres, en horizons attirants rétrécis, en firmaments vénérés abandonnés, mais elle garde des reliques hérités de l'éternité. Et la France reste la chérie de cette Europe éternelle, celle qui est née avec Homère et Virgile, celle qui ne s'incarne plus en créateurs terrestres, mais garde l'écoute du Créateur céleste.

Les nations sont des arbres, et elles peuvent enthousiasmer ou repousser par toute partie de leurs saisons ou de leur corps ; certains ne valent que par leurs fruits ou leurs ombres ou leurs nids. L'arbre

français, dans ce qu'il a d'attrayant, est des plus complets ; c'est pourquoi moi, plus que les Français de souche ou les Français de branches, j'apprécie le Français de l'arbre entier : des racines, des sèves, des fleurs, des ramages, des élagages et des greffes.

Ruines et arbre - deux meilleurs dépositaires de nos créations :
France, je remplis de ton nom les antres et les bois - Du Bellay.

Quelle chance eut la France avec Voltaire et [Chateaubriand](#) en tant que juges complémentaires en esthétique ! Tout bon écrivain français devrait les avoir en vue, en permanence : l'ironie du premier l'empêcherait de ne se vouer qu'à l'exalté, et la noblesse du second lui désapprendrait à ne fréquenter que le genre persifleur.

[Chateaubriand](#) créa deux tonalités, la romantique et la hautaine, dont héritèrent, respectivement, Stendhal le mondain et Hugo le monumental. Le premier manque de hauteur, et le second – de profondeur. Le premier imite, le second innove.

La plus vaste tour de France - la tour de [Montaigne](#) ; le plus haut cimetière - le Cimetière Marin de [Valéry](#) ; la fontaine la plus profonde - la Fontaine du Vaucluse de Pétrarque.

Jadis, le bourgeois s'imaginait gentilhomme en s'acoquinant avec l'artiste, symbole de l'aristocratie d'esprit ; aujourd'hui, la seule aristocratie visible est médiatique, - le bourgeois se détourne de l'artiste et s'entoure de journalistes, l'artiste lui-même s'abaisse au

métier de journaliste et devient bourgeois. Que je regrette la France d'un duc de X, souffrant des suites d'une galanterie, qu'il eut avec marquise de Y, ratant ainsi une chevauchée de Flandre ou de Catalogne, pour s'adonner, en son château, à la rédaction des commentaires spirituels d'Héraclite !

En gros, c'est entre l'ange et la bête, au sein d'un même personnage, que se déroulent les vraies tragédies. Opposer les bons aux méchants, les sots aux brillants, les libres aux serviles est une démarche anti-artistique. *Des caractères antinomiques, ce n'est pas de l'art, c'est un ressort vulgaire des tragédies françaises* - **Pouchkine** - *Противуположности характеров - вовсе не искусство, но пошлая пружина французских трагедий.*

Traditionnellement, tout homme de plume, en France, se doit de choisir son camp - à gauche ou à droite. Je ne saurais pas me prononcer : jadis, on pouvait admirer la haute beauté du doute du droitier et/ou la profonde bonté de la conviction du gauchisant ; mais depuis que les deux optèrent pour la plate vérité comme la seule lice de leurs mesquins combats, ni l'âme ni le cœur ne peuvent plus être leurs juges ; seule l'impassible raison salue ou se détourne du gagnant d'une magistrature.

La France reste le dernier pays au monde, où l'intellectuel intervienne dans les affaires politiques, en osant même sortir parfois de la thématique fiscale. *La France est un trop noble pays, pour se soumettre à la puissance matérielle* - Napoléon. Le dernier à y avoir

cru, fut le Général de Gaulle. Mais les capitaines d'industrie, qui désormais nous gouvernent, se moquent des états d'âme des généraux.

Abélard et St-Bernard annoncent leur débat public sur la liberté, dans une cathédrale ; le roi de France s'empresse d'y accourir. Aujourd'hui, les princes de ce monde n'honorent de leur présence que les réunions sur les tracasseries monétaires.

N.Chamfort : *En France, on laisse en repos ceux qui mettent le feu et on persécute ceux qui sonnent le tocsin.* Les sonneurs de tocsin en eurent assez, se reconvertirent en pompiers vigilants et disciplinés et se moquent désormais des étincelles. En absence de sinistres de l'âme, on s'ennuie avec les tocsins de l'esprit.

S'adresser à son soi inconnu, c'est parler devant Dieu, c'est avoir des choses à se dire. L'intello parisien est sûr d'avoir beaucoup de choses à dire, mais il ne parle que parce qu'il n'a rien à se dire.

L'intello français étant absorbé par la spiritualité du jazz ou de W.Allen, je dois faire appel aux Valaques pour appuyer mon intérêt à Port-Royal ou au salon de madame Geoffrin.

Que diraient de l'état de nos goûts les générations précédentes, mieux pourvues en talents, si elles découvraient les œuvres des *number one* français officiels, en philosophie, en littérature, en poésie :
- peut-on les imaginer au salon de Mme Geoffrin ? Signes communs :

inattouchement par la noblesse et par l'esprit, métaphores flageolantes, incapacité d'admirer l'œuvre de Dieu, culte de l'homme *relatif*. Se consoler, dans une mauvaise joie, que chez les voisins la dévastation est encore plus désolante ?

Aucune parenté avec la France de Molière, Marivaux, Guitry, Sollers ne m'est pensable ; des sentiments filiaux et presque tribaux pour la France de [Montaigne](#), Voltaire, [Valéry](#), [R.Debray](#). Je sais que c'est la première France qui domine, et a toujours dominé, dans les ... cœurs des Français, et la seconde - seulement dans leurs têtes.

En 1789, le curé, écrasé par l'aristocrate, incrédule et frivole, et par le sans-culotte, crédule mais envieux, fut réduit au prestige des clowns ou des cracheurs de feu ; aujourd'hui, aussi bien le scientifique, obsédé par l'impôt et l'écologie, que le contribuable, accroché au stade et à la vitamine, méprisent l'intellectuel, qui finit dans une stature d'idiot du village ou de parasite de la société.

[R.Debray](#) : *La France est un revenez-y d'écumes et de fontaines, de cascades et d'avens, une façon de s'y prendre avec les robinets, les regards des filles et le temps qui passe. La patrie n'est pas ce qu'on aime, elle est ce qu'on aime, sans savoir pourquoi.*

Devenir Américain : l'hymne, la compétitivité, l'arrogance – n'importe qui peut relever se défi. Devenir Français : l'élégance, la chanson, l'ironie – on comprend et les réticences et les déroutes et l'hostilité du tout-venant.

Le sujet culturel, dominé par le projet commercial, telle est l'américanisation de la France. *Si jamais la France s'américanise, sa fleur raffinée périra sans retour* - H.F.Amiel.

Réfugié à Stanford, un philosophe français, pour prouver la suprématie de la culture américaine sur la barbarie française, cite l'organisation des services de chariots dans les aéroports, le comportement des automobilistes aux carrefours, le règlement d'achats aux caisses de supermarchés. Et le *Citations' Index* est aussi probant. Le nom du barbare moderne est connu – robot.

Même un anarchiste américain n'émet que des réflexions mécaniques et se rapproche du robot. Écoutez Chomsky : *La vie intellectuelle française – clinquante, obscène, infantile et ridicule* - *French intellectual life - meretricious, obscene, infantile and ridiculous*. Toutes ces épithètes stigmatisantes s'appliquent, au moins, aux hommes et non pas aux robots *ternes, prudes, cohérents et sérieux*. Et, par ailleurs, ces qualités-ci caractérisent bien le seul message que les Américains sont capables d'émettre.

La Vérité est une propriété d'une proposition langagière (transformée en formule logique et démontrée dans le contexte d'une représentation), et le Sens est un résumé intuitif (ni langagier ni conceptuel) des substitutions effectuées dans la proposition (formule) démontrée (et donc débarrassée complètement du langage) et visant à confirmer (la *vérité* des scolastiques et charlatans) ou à infirmer la

représentation sous-jacente. Comment les tenants de la philosophie analytique ou de la *French theory* américanisée peuvent-ils partir du seul langage (et oublier la représentation), pour aboutir au sens ?

Les Normaliens et les notables de Sciences-Po tiennent des langages éminemment différents ; la culture littéraire ou scientifique écrase la nature du lucre ou du fonctionnariat. En revanche, le Hollywood et le Stanford abordent les mêmes sujets, sous le même angle, avec les mêmes perspectives. La verticalité et l'horizontalité.

Trois belles rencontres, en France : un genre, *L'Ignorance Étoilée* de G.Thibon ; une noblesse, [R.Debray](#) ; un style, celui de [Cioran](#). Entre les personnages, aucun point commun en vue. Un *vichyssois absolu*, un *révolutionnaire irrésolu*, un *indécis dissolu*. Des sources d'admiration multiples, sans supervision systématique.

L'extase, comme état d'esprit, devrait être réservée aux seuls gentlemen (et interdite aux moines, avocats ou journalistes). Il faudrait bannir de la scène publique l'exaltation de l'ampleur (Wagner), de la profondeur ([Dostoïevsky](#)), de la hauteur ([Nietzsche](#)) et bercer les hommes par l'apaisante platitude, ou la mélasse, des [Proust](#), Chopin, [Hegel](#), qu'on glisserait entre les agitations des stades, des Bourses ou des salles de débat des intellectuels parisiens.

Ceux qui, depuis la Révolution française, dominaient la culture européenne se définissent en fonction de leurs manques : faute de moyens – les progressistes, vide des fins – les absurdistes, béance des

commencements – les présentistes. Les premiers visaient les horizons collectifs, les deuxièmes – les profondeurs personnelles, les troisièmes – la platitude sous leurs pieds. Tous – aigris, respirant l'air du temps et s'en inspirant, et, tout compte fait, - enfants de la nature. L'homme de culture se tourne vers les grands hommes, tous morts, tous au passé, tous familiers des mêmes firmaments détachés du temps. Son talent le dote de moyens, son intelligence lui souffle les buts, sa noblesse lui dicte les commencements. Et c'est la noblesse qui fait le plus défaut, aujourd'hui.

L'application sociale de la devise de la République forme, extérieurement, des citoyens, des nationalistes, des hypocrites ; elle ne rend, intérieurement, ni plus libre ni plus fraternel ni plus juste ; ces qualités ne se prouvent qu'en solitude.

L'unité française se créa grâce, en grande partie, à l'ethnocide (occitan, provençal, breton, lorrain, alsacien, corse), mais le résultat est admirable ; à la longue, la culture divine justifie l'injustice humaine.

L'écrivain parisien passe le plus clair de son temps sur les terrasses de café ou en dîners en ville, pour consacrer le temps qui lui reste à geindre sur sa solitude et à vilipender l'autrui.

Sous quel masque se présente la religion ? - le mensonge des hiérarques, la bêtise des grenouilles du bénitier, le mythe du poète. Le mérite de la laïcité française est d'être courtois avec le premier

aspect, de se moquer du deuxième et de sacraliser le troisième, tandis que chez les autres, où le religieux se mélange d'avec le politique, les deux premiers dominant lamentablement.

Les intellectuels français – Montaigne, J.Joubert, Valéry – ennemis de la gazette. Sur la scène publique, ils furent évincés par les journalistes – guetteurs des faits divers – depuis les affaires de Callas ou Dreyfus jusqu'aux gilets jaunes. À la charnière entre ces tribus inconciliables se trouvait Voltaire – l'ironie des premiers et le faux pathos des seconds.

Baudelaire : *Je m'ennuie en France, parce que tout le monde y ressemble à Voltaire.* Tu serais heureux aujourd'hui, en France, où tout le monde te ressemble, à toi et à tes acolytes, à des B.-H.Lévy, J.-L.Servan-Schreiber, A.Glucksmann, A.Minc, Ph.Sollers. L'écrivain, ce n'est pas sa didactique, mais ses métaphores. Et le bon vieil *archer de Voltaire se rit* de vos flèches imprudentes.

En France, on habitua tellement les esprits à l'omnivoracité, qu'ils devinrent aussi démesurés que les foies des oies gavées, au détriment d'autres organes. *Il sert peu d'avoir de l'esprit, lorsque l'on n'a point d'âme* - Vauvenargues. Le goût en est la première victime.

La barbarie littéraire a toujours existé en France, mais elle se gardait bien de se mesurer avec les talents qui n'y manquaient jamais. Depuis un siècle elle devint arrogante : la barbarie de la populace, avec F.Céline, et la barbarie des riches, avec Proust (du *galimatias*

rebutant - F.Céline). Les riches ayant adopté le goût de la populace, on eut droit, de nos jours, aux houellebecq. Mais je suis content que S.Tesson, à la mentalité des pauvres, appréciant leur humilité et crachant sur les riches, ait l'audimat au-dessus des imposteurs.

À Paris, le parcours géo-démocratique d'un grand homme, à vol d'oiseau (de proie) : de sa résidence permanente dans le XVI-ème (de la Mère-Finance) à celle, éternelle, dans le XX-ème (du Père-Lachaise), en passant par l'acier du robot dans le VII-ème (la tour Eiffel), les ors du prébendier dans le VI-ème (le palais de la Médicis), la pierre enviée dans le V-ème (la coupole panthéonique), l'argent reconnaissant dans le XII-ème (le temple du Bercy).

La rue des *Hautes Formes*, à Paris, est un cul-de-sac en zigzag. On n'accède à la rue des *Artistes* que par une espèce d'échelle de Jacob, où tu te froterais plutôt à un chien oublieux qu'à un ange attentif. Café de la *Renaissance*, à la sortie d'un cimetière, comme l'impasse de *Satan* - à l'entrée d'un autre. L'impasse de l'*Enfant Jésus* menant vers un mouvoir. Avertissements.

La qualité des mots, des tempéraments ou des idées en conseil des ministres, en salons mondains, en conseils d'administration ou en jurys littéraires est la même que dans les bars ou les stades. Nourrir l'illusion inverse dévoya tant de belles plumes françaises, de Balzac à [R.Debray](#). Que mes ombres ne soient projetées ni par des notables ni par des minables. Ni, d'ailleurs, par les murs de mon propre édifice ; l'architecture des ruines m'y aidera.

L'exil est l'état d'esprit le plus propice à l'écriture libre. Les Psaumes de David, Pétrarque, Dante, G.Bruno, [Rilke](#), Nabokov, [Cioran](#). La paix d'âme étant devenue une patrie sans faille du Français moderne, la perspective d'un exil intérieur n'attire plus que des Descartes et des Hugo.

Peu de goût viscéral pour le mystère ; le culte irresponsable de la clarté – deux défauts de la culture française, qui expliquent la faiblesse de sa poésie et de sa philosophie.

Créer, en français, c'est tout simplement *interpréter*, dans les deux sens : musical et logique. L'acte de traduction, qui affiche ses lettres de noblesse.

Le concurrent du roman français : au XVIII-ème siècle - le bréviaire, au XIX-ème - l'état civil, au XX-ème - la gazette, au XXI-ème (?) - la gestion de portefeuilles ou le mode d'emploi.

La suppression de Facultés de Lettres semble être le seul moyen de libérer la France de la tyrannie des critiques et sociologues d'art. Ou bien en laisser autant qu'il y a de chaires de topologie, le reste étant naturellement inséré dans des écoles d'ingénieurs ou de commerce (ergonomie de l'engineering).

Lorsqu'un incoercible ennui m'assomme à la lecture d'un Faulkner, d'un Priestley, d'un Joyce, je comprends, que l'esprit n'existe

qu'en France, car leur homologue, **Proust**, s'en tire avec des bâillements nettement plus espacés. Dans leurs dialogues extérieurs comme monologues intérieurs, le mot est toujours de trop, il remplit des cases d'une grille mécanique. Que ce soit au niveau de la tête ou au niveau des pieds, que se produit le remplissage, le résultat est presque le même, dans la perspective de la hauteur. Idiomatisation de balivernes débouchant sur l'idiotisme.

Valéry juge ridicule la scansion métrique, mais les plus beaux vers français, qu'il cite, sont tous métriques ! *Et dans ses lourds cheveux, où tombe la rosée, le dur faucheur avec sa large lame avance, L'ombre est noire toujours même tombant des cygnes !* Dans le dernier vers il entend *un beau cadrage des m* ; or la moitié des lettres *m* n'y correspondent pas au son *m* ! La misérable orthographe mieux écoutée que le mètre musical ! Et dans *tomba - pont bas* on n'entend pas de rime.

Le ridicule de l'alexandrin français : l'homme sachant compter (jusqu'à 12 !) est préféré à l'homme sachant chanter. Compter les syllabes n'a de sens qu'en versification métrique.

Mallarmé : *Le poème est un mystère, dont le lecteur doit chercher la clef.* Le mauvais lecteur prend la porte du mystère pour celle des solutions. Le sésame, chiffré par le serrurier mystérieux, appartient à la bouche et non pas à la serrure problématique. Je préfère les poèmes qui sont eux-mêmes des clefs de virtuose, auxquelles je dois chercher des serrures, décorant mes ruines.

Les hommes sont transparents, l'homme est impénétrable. Parmi ceux-là - rien à chercher ; devant celui-ci - tout à croire. Il s'agit de trouver l'homme. *Les Français ont plus de foi dans l'homme qu'ils n'ont d'illusions sur les hommes* - Valéry.

On ne trouve qu'en français cette commode différence entre langue et langage, le second complétant la première par une représentation. La langue est un objet statique des études linguistiques, et le langage est un outil dynamique du poète et du philosophe. Le poète habite les frontières vagues entre langue et représentation ; il violente les modes d'accès habituels aux objets ou les images des objets mêmes, son regard crée ainsi un vertige dans les yeux sensibles. Le philosophe est plongé dans la représentation, dont l'adéquation avec la réalité est son premier souci. La vérité du poète est dans le vertige, et celle du philosophe - dans la réalité. Et puisque la vérité des propositions est interne au langage, le poète est plus près du vrai.

Proust : *La vérité ne commencera qu'au moment où l'écrivain posera le rapport des deux objets différents, dans le monde de l'art et dans celui de la science, et les enfermera dans une métaphore.* Comment l'auteur de telles âneries peut-il passer pour l'un des plus grands ! - énigme du goût des Français moyens... Réduire le beau au vrai est la misère ou l'ennui des non-artistes, mais réduire le vrai au beau, sans maîtriser ni le vrai ni le beau, relève d'une imbécillité incurable.

J'aime manipuler ce qui peut me trahir à chaque instant. C'est pourquoi j'aime le français, mon ami idiolecte.

Je ne songe pas à m'annexer le français, j'en suis un hôte discret, et son confort nocturne hérissé mes rêves mieux, que son hospitalité diurne ne les calme.

Le français ne sera jamais, hélas, mon complice. Nous sommes tels sages conspirateurs, qui ignorons tout l'un de l'autre, de sorte que toute trahison, sous la torture, ne serait qu'un faux témoignage.

En français, le débordement, en tant que mode d'expression, m'est interdit ; je dois me contenter de la fontaine. Des ambitieux parent la leur d'écriteaux alarmants ou rassurants, *Poison* ou *Eau potable*, je ne promets qu'une bonne *soif près de la fontaine*.

J'use de mon français, comme j'use de mon algèbre ; des Bourbaki littéraires relèveront des bizarreries dans la notation de mes opérandes, mais ils devront s'incliner devant mes opérateurs aux singularités mieux dessinées que les leurs.

Je n'habite pas la maison du français, je la hante. Y avoir croisé beaucoup de fantômes contribua à ma vision de mon soi inconnu, que j'y convoque, aux heures astrales. Il n'y est jamais ni propriétaire ni locataire, mais sursitaire, que le premier rayon auroral chasse. Je ne sais pas qui, la langue ou le soi inconnu, détermine ou seulement

colorie le style architectural de l'autre – forteresse ou ruines ? Chez les autochtones, ils se confondent : *Plus je me hante, moins je m'entends* - [Montaigne](#).

Un bel écrit s'appuie davantage sur la représentation (où se logent les métaphores et s'éploie l'intelligence) que sur la langue (cette matière première et première contrainte). C'est pourquoi écrire en français est, pour moi, un exercice passionnant : ni des incantations ni des prières ni des exorcismes n'y surgissent jamais tout seules ; je dois rendre les soupirs dans un langage à jouir.

Il est bien des lieux, où ne peut aller mon français ; je suis forcé d'y inventer du gascon. Je devine l'étendue de mes gasconnades involontaires, dont doit se gausser le bon français.

Le premier texte en français, que je lus en entier, s'intitulait : *Sur la détermination d'un système orthogonal complet dans un espace de Riemann symétrique clos*. Et tout naturellement, un premier écho fraternel, ma thèse, se pencha sur les *fonctions sphériques sur les espaces compacts*.

Si ma langue est si souvent *rompue*, c'est peut-être que je tente trop lourdement de la *ployer* ([Montaigne](#)).

Vous êtes sûrement poète dans votre langue - ce qu'on disait des vers français de [Rilke](#) ou de [Tsvétaeva](#), mais pour le comprendre et l'apprécier, il faut être soi-même et poète et polyglotte.

C'est dans la jungle latino-américaine, en vue d'un combat réel pour la liberté obscure mais enivrante, que [R.Debray](#) ressentit l'exaltation la plus forte de sa vie. Mes exaltations, à moi, provenaient surtout des rêves abstraits ; quand à la liberté, je ne l'appréciais que concrète, je la découvrais, enivré, au moment de mettre les pieds sur le sol français et de me débarrasser du lourd dégoût pour le réel et d'en apprendre le goût léger. [R.Debray](#) voulut réconcilier la logique de la pensée avec celle de l'acte, le but que j'ai toujours considéré comme irréalisable et trompeur ; [R.Debray](#) souffre d'une nostalgie passéiste ; je me réjouis de ma mélancolie atemporelle. Mais que vaut mon harmonie imaginaire à côté de ses mélodies bien réelles !

Un écrit parfait se conçoit à deux : par un talent, excité par la langue consentante et entreprenante. C'est de la procréation. Et c'est avec un brin de chagrin ironique et frustré que je me dis astreint à une simple création, puisque la langue française reste de marbre, face à mes avances désespérées.

Grothendieck vient de mourir. Le contact avec lui me fut fort utile : ses quinze mille pages (autant que chez le délicat H.-F.Amiel), griffonnées dans la fébrilité des idées, sans le souci du mot, m'aidèrent à ériger d'excellentes contraintes : me méfier des idées, me réduire à l'ascétisme laconique, caresser le mot – merci, pauvre Alexandre. Un nom me lie à ton souvenir, celui de Cartan : les articles du père, Élie (ami de [Valéry](#)), me familiarisèrent avec le français, la perspicacité du fils, Henri, mit Alexandre sur la voie de la

mathématique. Je n'aurais peut-être jamais parlé de lui, si ce n'étaient pas quelques parallèles : l'enfance au bain ou dans un camp de concentration ; orphelins de père, la mort de nos mères joua le même rôle dans le réveil des plumes. Et le français n'était pas notre langue MATERNELLE !

Une ivresse du regard débouchant sur une glossolalie miraculeuse - tel fut le but insensé de ce livre. Mais le vrai regard, comme le vrai verbe, ne peut naître que dans un dialogue. La langue doit me dévisager et me parler, en anticipant, et m'apporter sa dose de foi et de griserie. La ventriloquie, c'est à dire la création à mon insu, doit avoir sa place, dans la peinture de mes passions. Sans mystifier le cerveau ni démystifier l'âme. Le français resta un grand muet, et dans mon délire, aucun autochtone du pays du rêve ne reconnut son idiome natal.

La naissance de cet opuscule ne provient pas d'un prurit littéraire, qui n'est toujours que socioculturel et donc germe d'une gravité dérisoire. Mon but est ironique et, pour l'atteindre, il me faut des moyens graves (comme pour se mesurer avec un but grave rien de plus efficace que d'ironiques et vivifiants moyens). Ne m'attacher ni à une époque ni à une latitude. Le français a évincé le russe, celui-ci se prêtant mieux au gémissement qu'au chant. J'ai un vague et gratifiant pressentiment que les images que je vais effleurer ne devraient pas avoir moins de prise sur une île déserte que dans un salon parisien ou dans une cuisine moscovite (c'est cela, l'ironie, - ignorer les calendriers et les méridiens). Le plus souvent, ces images ne

s'associent pas avec des objets palpables, elles sont plus présentes - aux yeux avides de ce qui est immobile - que ce qui est, mais pour l'homme d'aujourd'hui ou, pis encore, de demain, elles ne prennent pas forme, elles ne sont pas.

Le lecteur que je vise serait de l'espèce de plus en plus rare : c'est un amoureux de la noblesse de Nietzsche, de l'intuition de Valéry, du ton de Cioran, c'est un Européen, raté et orgueilleux. L'Europe se tourne vers un avenir transcontinental, la société dépêtre les plus gauches, seule la réussite fait rehausser l'âme de l'homme moderne. Le nombre de lecteurs d'un livre est proportionnel au nombre d'écrivains capables d'en relever l'enjeu. Cioran parti, je ne vois pas qui, dans ce monde dépeuplé, aurait pu s'atteler à la tâche que je me suis imposée, ce qui ne présage pas un grand succès de librairie.

Je perçois deux faiblesses de mes écrits – l'une, reconnue par moi-même, et l'autre, que remarqueront mes contemporains : la première - les défauts du style, dus à mon français emprunté et forcément bancal par ci par là, et la seconde - l'absence de références concrètes à l'actualité, qui obsède tout le monde. Je me console avec Cervantès, qui trouvait son ouvrage : *manquant de style, dépourvu de jugements - menguada de estilo y falta de sentencias*.

Le style journalistique existe non seulement dans la presse, mais aussi dans les sciences, en philosophie, en poésie ; plus que cela, il y domine, il devint une langue à part. Le public ne veut plus lire que dans cette vilaine langue ; je ne m'en doutais pas, lorsque je me mis

au *français*. Personne n'entend – dans les deux sens du mot – ce que je dis ; et je ne dis pas ce que le public attend.

Mon public virtuel - cent paires d'yeux en France. À quoi s'adjoindrait mon auditoire - dix paires d'oreilles de plus, hors de la France.

Rien, pas même les étoiles, ne me parle dans la nuit ; telle est ma nuit avec les mots français, qui me laissent dans ma solitude silencieuse, avec un scintillement moqueur et des ombres incertaines.

En songeant aux conditions les meilleures pour une écriture, au ton et à la pénétration, dont je rêve, je jalouse les destins antithétiques de ceux qu'enviaient Tolstoï ou Cioran - ceux des bagnards ou des persécutés - et pour un objectif inverse au leur - plus d'authenticité et d'humilité. Je jalouse J.Joubert ou H.-F.Amiel, leurs salons parisiens et leurs chaires helvètes, où la bile et la peine attestent une totale et orgueilleuse invention.

La certitude qu'une *bonne* traduction en *français* de mon opus hapax intensifie la mélancolie de mon chant des défaites.

Le néologisme, qui me manque le plus en français – l'*ailation*, le fait de se sentir pousser des ailes, une transfiguration qui élève, apporte de l'*élation*. Alors je pourrais traduire Pasternak : *Ton ailation te hisse au-delà des nuages ; la mienne, la féminine, fait serrer mes ailes contre la terre, pour les étendre au-dessus d'un oisillon en danger -*

Окрылённость дана тебе, чтобы на крыльях улетать за облака, а мне, женщине, чтобы прижиматься к земле и крыльями прикрывать птенца от опасности.

La bizarrerie du français fait, que le même mot - la honte - s'applique à Ève et à Judas, à la volupté naissante et à un bien à l'agonie ; la honte entretient le besoin d'aimer et le besoin d'être bon ; elle pointe des lieux d'un fragile bonheur : *Le besoin d'aimer - suprême Bien et félicité suprême* - Kierkegaard.

Définir fait partie d'écrire ; plus grande est sa part, plus intelligente, en général, est la plume. Une raison de plus de soupçonner la France d'être la patrie de l'esprit ; dans quel autre pays, pour savoir ce qu'est *voir, entendre, sentir*, consulterait-on un dictionnaire ?

J.de Maistre : *Le goût est la conscience du beau, comme la conscience est le goût du bon*. L'aberration du français : le même mot désigne la conscience végétale, la clarté rassurante, et la conscience charnelle, le doute mortificateur. Je ne suis pas sûr, que les Français comprennent Rabelais et Rousseau : *Conscience ! Juge infaillible du bien et du mal* - est-ce le rouge au front ou le gris de la cervelle ?

Au sujet du Bien et du mal, qui le rasaient passablement, un philosophe *professionnel* français n'eut d'autre exemple à formuler que : j'ai *bien* mangé et j'ai *mal* à la tête. Comment bâtir, en français, une éthique ?

La conscience mentale se compose d'images de la réalité (le sens), de la représentation (l'intelligence) et du langage (l'expressivité), ce qui fait de nous des hommes pratiques, philosophes ou artistes. Une curiosité du français : la conscience morale, débarrassée d'adjectifs, redevient conscience tout court.

L'ambivalence du mot *hôte*, en français, est parmi les mieux réussies : être *maître* ou *intrus*, au choix. Il semblerait que *xénos* offrit la même liberté.

Pauvreté lexicale au service de l'imaginaire : *corde*, en français, s'appliquant au violon, à l'arc et au suicidaire. Après tout attouchement je peux y étendre mes ailes mouillées.

À quel point le Français se laisse guider par le mot et non pas par le concept, on peut le voir à l'exemple aberrant de ce colloque philosophique dédié à l'*engagement* (de l'idée - à l'acte) et à la *sagesse* (intelligence dans l'action), et auquel on invite un général, pour parler d'engagement (*contrat* avec l'Armée et *contact* avec l'ennemi), et un pédiatre, pour expliquer pourquoi le même doit être *sage*.

En français, l'accent tonique n'est que syntagmatique, tandis que dans d'autres langues il est lexical (*Betonung*, *stress*, *удारेние*) ; la mélodie française suit le sens et non pas le mot (mais *la saveur des choses est déjà dans le mot*). C'est comme si ta main fût récalcitrante à

porter et à jouir des caresses, puisque ton propre épiderme ne les aurait jamais connues.

Prôner l'*an-archie* des choses, pas de prééminences, et la *pan-archie* des rêves, que des éminences. Vivre de l'éternel retour (ressasser) de l'autre verbe palindrome français - *rêver* !

L'ambigüité du verbe français *réfléchir* - refléter ou raisonner, représenter ou interpréter - fait, que la *barbarie de la réflexion* de G.B.Vico (*la barbaria della riflessione*) s'appliquerait aussi bien à sa topique qu'à la critique cartésienne.

Tous les poètes français d'avant Aragon furent terrorisés par l'orthographe, dans la recherche de leurs rimes ; ils vous parlent de musique (Verlaine), de voix ([Valéry](#)), de chant (Musset), d'ivresse (Rimbaud), tandis qu'on dirait, que c'est la présence de ces misérables e muets ou de consonnes imprononçables, qui les préoccupe au premier chef...

Normalement, justement, finalement, sincèrement, simplement, franchement, effectivement, forcément - quand on voit la hideuse mutation qu'apportent ces avortons à la dégénérescence langagière générale, on adhère à la haine, que [Cioran](#) porta à l'adverbe.

Que doit comprendre un Français, lorsqu'on lui parle de *survenue* de l'être ou d'*arrivée* de l'étant [heideggériens](#) ? Un rire ironique et franc serait compréhensible. Tandis que la bonne

traduction serait : le *transfert* (*Überkommnis*) du nouménal dans la *parution* (*Ankunft*) du phénoménal - banal, connu depuis Platon, formalisé par Kant.

L'une des sottises des intellectuels français (et dont je me laisse parfois contaminer), ce sont ces innombrables palindromes mécano-syntaxiques, comme, par exemple : *l'histoire n'est pas raisonnable* (ce qui est juste), c'est *la raison qui est historique* (ce qui est bête). Qu'importe qu'*histoire* n'a presque rien à voir avec *historique* ni *raison* avec *raisonnable*.

En France, on veut charger l'esprit de l'intellectuel d'une mission auprès de la collectivité ; lui dont l'âme, inspirée, devrait viser surtout des émissions, artistiques et solitaires. L'intellectuel devrait remédier à l'agonie de la culture, cette extinction des âmes.

Pourquoi *ordre*, en français, veut dire aussi bien un bon rangement, qu'une consigne ? Tant d'ordres furent donnés pour ne créer que du désordre chez l'adversaire ! Et qu'entend un Français dans volonté comme ordre, de [Nietzsche](#) ?

L'IA, peut-elle avoir une conscience, s'interrogent les observateurs, sans se soucier du gouffre entre deux acceptions du mot *conscience* en français. L'IA symbolique a déjà une conscience intellectuelle beaucoup plus profonde que l'homme, car elle s'appuie sur la représentation et le savoir, tandis que l'homme, le plus souvent, s'arrête au langage et aux croyances. Enfin, la conscience morale de

l'homme se manifeste sous deux formes : le contenu objectif de ses actes externes et le contenu subjectif de ses émotions internes. Le premier aspect est facilement modélisable, mais le second échappe au langage et même à la raison - l'IA y sera amenée aux simulacres.

Un écrit est bâti en trois couches : les mots, les tons, les idées. Les deux premières doivent en reconstituer la musique, tout échec dévalorisant les idées. Tout défaut d'une couche inférieure se répercute, fatalement, sur la qualité des suivantes. Le français restant muet, je suis privé d'outil dialogique, indispensable, et me vautre dans un monologue irresponsable.

Le même mot pour *fin*-cible et *fin*-limite ! Pourquoi s'étonner que le Français soit si raisonneur en fourrant partout cet intrus de causalité racoleuse ? Et si la fin-limite était derrière nous, avant notre premier pas ? Et si la fin-cible servait à aiguïser notre regard et non nos flèches ?

Hermann Iline,

la Provence,

novembre 2025

Généralités

L'horizontalité du gazon face à la verticalité de l'arbre. Paysage béni pour pique-niques, moutons et golfeurs ou climat à imaginer pour toutes les saisons d'un arbre - il faut choisir. *Le Français pense trop en termes d'arbre, le contraire de l'herbe, qui pousse par le milieu, c'est le problème anglais* - Deleuze.

Le gracieux chevalier français fut surclassé par l'archer lourdaud anglais. Le cordage détrôna le plumage. Et le rouage s'ensuivit, depuis : *ce cavalier français, qui partit d'un si bon pas* (Péguy - de Descartes).

La noblesse est une question du goût : chez le dernier des goujats français je trouve des traces d'une noblesse ; la mentalité des lords britanniques n'est que de la goujaterie.

Toute l'Antiquité est un tribut au troupeau. Même la lanterne de Diogène n'éclaire pas le bon côté de l'épiderme (deux expériences à tenter : obscurcir la lanterne ou ne faire attention qu'à ses ombres agoraphobes) ; elle se moque de l'homme platonicien inexistant, au lieu de dénoncer l'existence, même au fond des tonneaux, des hommes agoraphores. Le culte de la barbe au détriment de l'enfance. La préférence de la pierre à l'arbre, du grenier à la cave. La mort comme événement et non pas état d'âme. Aucune intuition de la prière. Ce qu'il y a de vraiment profond, dans nos âmes d'Européens,

nous le devons davantage au Christ qu'à Périclès. Comment s'appelle Athènes sans Jérusalem ? - ou Rome sans Athènes ? - les USA.

Ce livre fut écrit parmi les ruines du pays du *gai saber* (ou de la *gaya scienza* de Nietzsche), ce berceau de l'Europe poétique, où jadis s'entre-fécondaient le chantre, le chevalier et le libre esprit, une rencontre impensable aujourd'hui, et que j'essayai de reconstituer. À quelle hauteur l'apocalypse peut être gaie (*fröhliche Apokalypse* de H.Broch) ? À quelle hauteur la poésie n'a plus besoin de science ? - c'en est le vrai enjeu et non pas : à quelle profondeur la science devint gaie - Nietzsche - *aus welcher Tiefe heraus die Wissenschaft fröhlich geworden ist*. La métaphore troubadouresque serait le fameux masque musical, qu'aiment aussi bien la profondeur que la hauteur.

Le but de la philosophie - une consolation, sa forme - une intelligence, son contenu - une noblesse. Si un seul de ces composants venait à manquer, l'édifice serait inhabitable. La noblesse n'existant qu'en Europe, on ne peut être philosophe que dans la mesure, où l'on est Européen.

On s'éloigne de la misère matérielle d'antan avec la même vitesse, que de l'éclat chevaleresque. *L'honneur chevaleresque s'est mué en probité de comptables, les mœurs humanistes - en singeries guindées, la courtoisie - en rituels affectés, la fierté - en susceptibilité, les parcs - en potagers, les châteaux - en hôtels - Herzen - Рыцарская честь заменилась бухгалтерской честностью, гуманные нравы - нравами чинными, вежливость - чопорностью, гордость - обидчивостью, парки - огородами, дворцы - гостиницами*. Toutes ces grisailles avaient bien

existé, et à la même échelle. Mais, contrairement à leurs sympathiques contreparties, elles ne laissèrent aucun écho, d'où l'illusion d'une détérioration.

Pour un Oriental, *ne rien désirer* veut dire renoncer, froidement, à toute possession ; pour un Occidental, c'est ne plus avoir de cibles inaccessibles, qui rendent le regard – ardent.

N'avoir trempé dans aucune des saloperies majeures du siècle dernier est, le plus souvent, signe de médiocrité pour quelqu'un, qui fut mêlé à l'action, malgré son goût pour le mot. Et pourtant, l'Europe bien pensante est toujours à la recherche de ces purs insipides, à ériger sur le socle, déserté par des anciens enthousiastes.

Le rêve de l'intellectuel européen - qu'on le déclare dangereux, qu'on cherche à le mettre au pas, qu'on le marque du sceau d'infamie, qu'on l'embastille, qu'on le déclare honni et ennemi public. Et il envie B.Russell, dont l'œuvre fut déclarée par la Cour Suprême américaine : *lubrique, salace, libidineuse, lascive, érotomane, aphrodisiaque, irrévérencieuse, dépourvue de toute fibre morale (lecherous, salacious, libidinous, lustful, erotomaniac, aphrodisiac, irreverent, bereft of moral fibre)*.

La confrérie des intellos européens ne suscite pas plus d'inquiétude que le syndicat d'épiciers (le charlatanesque Nolain, auréolé de quatre excommunications, le rocambolesque Th.More, béatifié et par le Vatican et par le Kremlin, sont jaloués pour leurs nimbes, qu'on refuse au *conformisme* montanien). Il faut admettre que

ce sont bien les meilleurs qui régissent la Cité - un très fâcheux constat pour un fustigeur de métier ou de tempérament. Ceux qui vivent du ressentiment de nains sont rarement capables d'un acquiescement de géants.

Nulle part ailleurs le boutiquier n'est aussi omni-présent et omni-puissant qu'en pays européens sous régime monarchique. Les républiques, tout de même, laissent toujours une petite chance à la noblesse à ne pas être entièrement laminée par le lucre.

Face à la détermination du State Department et du Pentagone, l'Européen se lamente, qu'aucune voix forte et commune ne retentisse de ce côté-ci de l'Atlantique. Mais la voix européenne, jadis, se réduisait à l'âme, au frisson des cordes éthique, esthétique et mystique. Elles ne vibrent plus ; et dans le brouhaha monocorde économique, qui seul atteint aujourd'hui les oreilles, seule compte l'intensité boursière.

Quel fut le premier cadeau, que Zeus le taquin offrit à Europe séduite ? - un robot, Talos, créateur de la police des frontières. On connaît l'aventure de la lignée taurine, le bel avenir de la branche robotique commence à s'éployer sous nos yeux.

La démocratie n'a pas d'idées, elle n'a que des règles ; toutes les belles idées sont totalitaires, mais c'est la démocratie qui fournit le meilleur outil pour les réaliser ; l'unité européenne en est un excellent exemple, et l'idéal utopique d'égalité verra le jour non pas suite à une passion des extrémistes, mais à une sobre réflexion démocratique.

La parole des tyrans, tout en pétrifiant les hommes, est censée animer la forme des pierres. La parole démocratique ne pétrifie que des pierres, et l'homme démocratique, au fond de soi-même, y anime le robot. Les Commandements et les lois doivent se graver en pierre, pour que les âmes en paix puissent s'en remettre aux esprits, c'est à dire à la Lettre.

Tous les grands tyrans furent de grands solitaires ochlophobes. Pourtant, *la foule est la mère des tyrans* - proverbe grec - elle n'en est peut-être que nourrice.

Les esprits sont des libres entreprises ; les âmes exercent une tyrannie aristocratique. D'où l'extinction de celles-ci et la prolifération de ceux-là. Plus de rêveurs, esclaves de leurs âmes ; que des ruminants libres, négociant avec leurs esprits. *Rien ne m'est plus étranger que toute cette engeance, européenne et américaine, de libres penseurs* - Nietzsche - *Nichts ist mir unverwandter als die ganze europäische und amerikanische Species von libres penseurs.*

Librement et fraternellement, accepter l'égalité matérielle – telle devrait être le premier principe d'une société européenne, c'est à dire, à la fois, chrétienne, communiste et aristocratique.

L'intellectuel européen rêve d'un mouvement social, qui incarnerait ses idées. Et il pense servir la vérité. L'idée n'est intellectuelle que si elle renonce à son incarnation et se contente de réveiller des consciences. L'ingénieur ou l'épicier servent

certainement mieux la vérité que l'intellectuel. L'intellectuel est celui qui est sensible à la hauteur des vérités et aux roueries des mensonges : *Nous, entachés de poésie, maraudons de chétifs mensonges sur des ruines* - Chateaubriand - comment s'appelle le mensonge des véridiques ruines ? - château en Espagne !

L'intellectuel européen joint sa voix à la dénonciation générale des marchands d'illusions. Dont profitent les marchands tout court.

L'égalité sociale : fixer les bornes inférieure et supérieure de la fortune personnelle. Mais pour les repus, *chaque pas que [les nations] font vers l'égalité les rapproche du despotisme* - Tocqueville. D'après ce prophète, la Scandinavie serait aujourd'hui plus despotique que la Chine !

En Amérique, une compétition, assez sportive bien que féroce, sert d'ascenseur social ; en Europe, c'est le hasard tribal, clanique, monétaire ou diplomatique, qui place aux postes bien rémunérés des ploucs, prenant de haut les ratés sociaux, se moquant de leur inaction, de leur absence du terrain, de leur manque d'initiatives. Les échelles différentes, mais les discours – identiques.

O.Spengler et Cioran, bercés et aveuglés par d'obscurcs lueurs orientales, voient et proclament les crépuscules européennes. Ils n'y voient que la décadence et l'affaissement. Ils ne veulent pas reconnaître que l'essor, chez les autres, est celui de la moutonnaille ou de la robotique, tandis que l'individualisme européen préserve une saine dose d'humanisme, dans sa civilisation, et un bon goût pour la

beauté, dans sa culture. Quant à la disparition des âmes et à la promotion de la masse au grade de juge suprême, c'est un phénomène mondial, qui, à l'échelle relative, ne dégrade pas l'Europe.

Les cœurs et les esprits, sur tous les continents, se ressemblent ; le plus de différences réside dans les âmes. Et puisque l'art est affaire des âmes, il doit s'adresser au sol au goût savoureux et non pas à l'humanité insipide. C'est ainsi que [Nietzsche](#) se détourne du Bien (en se plaçant au-delà des cœurs), se moque du Vrai (en éliminant des objets et en s'identifiant avec le sujet) et veut ne servir que le Beau (émanant de l'âme) ; il veut être *découvreur des sentiers de l'âme européenne - Pfadfinder der europäischen Seele*. Je dirais plutôt – *créateur des sources*, des émotions qui se déversent dans les âmes.

Il faut beaucoup de siècles, pour qu'une grande nation élabore des valeurs culturelles qui lui sont propres - du lyrisme des chansons à la solennité du sacré. Le multiculturalisme, qui défigura l'Amérique et ravage l'Europe, finit, inévitablement, par l'affaïssement de ces valeurs et par le règne exclusif de l'argent, cette seule valeur commune.

Dans l'unité européenne actuelle, économique, on ne trouve aucune trace de la religiosité hébraïque, de la philosophie grecque, de la justice romaine – ces trois piliers de l'unité spirituelle d'antan.

L'Asie : sa domination matérielle sera due au travail acharné des masses serviles ; l'Europe : sa domination spirituelle fut due aux loisirs que pouvaient s'offrir les solitaires libres. La seconde est mortelle.

Dans la tradition européenne, le goût des élites dictait le prix de la chose culturelle. La démocratie finit par élever la jugeote de l'homme moyen au grade du juge suprême. Et c'est ainsi que l'hégémonie aculturée américaine naît plutôt à Paris qu'à New York.

Le prestige du politicien français fut dû à la nudité solennelle des *mots* justice et liberté, non accompagnés de qualificatifs prosaïques et dont se gargarisaient une gauche pseudo-génèreuse et une droite pseudo-émancipatrice. L'Union Européenne, en ne parlant que de la justice *sociale* et de la liberté *économique*, dévoila la nudité de la royauté politicienne et provoqua la déchéance du politique au profit de l'économique.

Pour *soulever* le monde, je profite du privilège d'Archimède : mon levier va du centre géographique de l'Asie, où je suis né, au centre spirituel de l'Europe, où j'écris. Chez mes antipodes, à Ushuaïa, j'ai autant de lecteurs.

Un nouveau *courant* de robots, philosophes professionnels ex-européens, qu'on pourrait qualifier de juste bons pour une université américaine. Ils sont pires que d'éternels moutons, justes et bons, qui partent *méditer* sur la *tranquillité* au pied des frangipaniers.

La pire des choses, qui attend l'Europe, c'est l'entente finale entre Américains et Chinois, entre un idéal minable et l'absence d'idéal, entre la triste incompréhension américaine, face à la culture européenne, et, ces temps derniers, la stupéfiante pénétration

chinoise de l'opéra italien, de la dramaturgie russe, de la philosophie allemande, du roman français, pénétration mécanique. La détresse d'une ardeur vivante, dominée par une froide technique, c'est ce que nous allons vivre.

L'ironie est un sens des hiérarchies, le refus du sérieux, que votre antagoniste prête au niveau courant ; c'est pourquoi, face aux Européens, les Américains sont si pitoyables, avec leur sérieux indécrottable, voué à l'Administration, au management, à la drogue, à l'homophobie, au salut de l'âme.

[Heidegger](#), Ortega y Gasset et nos intellectuels parisiens dénoncent, bêtement, le règne de la technique, tandis qu'il n'est qu'une *application* du règne du lucre, si bien ancré dans les consciences populaires, que, si demain le poète gagnait mieux sa vie que l'ingénieur, la populace se mettrait à s'émouvoir des aubades et à encenser leurs chantres.

Le *Pourquoi* (les buts) du vulgaire se réduisant au *Si*, le *Comment* (les moyens) de la bassesse peut s'exercer en vertu d'un code séculaire, tandis que l'éternelle noblesse patauge dans ses inextricables *Où* et *Quand* - les contraintes.

La vague suggère la profondeur ou la hauteur, tandis que la vogue témoigne de la tendance gagnante, l'horizontale ; souvent, c'est entre ces deux choix qu'hésite l'homme. Vos vagues myopes, toujours dans le sens de la vogue de l'étable, en entretiennent l'insubmersibilité. À cognition défaillante - termitière déferlante.

L'intellectuel européen prétend apporter du sens aux choses, une naïveté surannée. Le sens naît de la délibération entre l'utilisateur et le propriétaire des choses, délibération se déroulant dans le langage vainqueur, celui d'Hermès. L'intellectuel devrait s'intéresser aux alternatives langagières plutôt que doctrinales.

L'Europe ne connaît plus ni un crépuscule (O.Spengler) ni un naufrage (Heidegger). Son besoin d'astres, exprimé en mégawatts, est comblé ; la platitude jusqu'à tous les horizons satisfait l'ancien appel du large (*Europe* voulait dire – *vaste regard*). Se passer d'astres, c'est le dés-astre.

Quand la culture européenne aura définitivement crevé, de désintérêt et sous les coups des barbares robotisés, on procédera à sa reconstitution à partir des musées et bibliothèques américains, et l'on l'appellera *Renaissance américaine* ou *New Revival*. Dante ou Cioran, réanimés à Harvard ou Palo Alto ! La nature humaine retrouvée, l'homme controuvé - banni... L'humanité savante vivant sous le slogan : *More Wisdom in Less Time* !

La culture européenne se distinguait par un élan vers l'invisible qu'on appelle regard. Dès que tout se confie aux yeux, c'est-à-dire à la raison calculante, la culture vit un déclin.

Ce déluge du kitsch pictural, musical, intellectuel, architectural, qui déferle sur l'Europe, à partir des USA, finira par transformer tous nos musées, étables, bistrots, églises, châteaux - en bureaux, en salles-

machine, où le calcul silencieux se substituera aux chants, prières et extases.

Ce n'est pas que l'Européen n'aime plus ses contemporains-poètes qui est dramatique, mais ce qu'il a raison.

Depuis deux siècles, on nous annonce le dépérissement de la culture européenne, qui viendrait d'un nihilisme rebelle. Or, c'est un holisme grégaire qui s'en charge, avec beaucoup plus d'efficacité. *Chute de tout à cause de tous ! Chute de tous à cause de tout !* - Pessoa. Aucune contre-réforme, aucune contre-révolution en vue ; l'abêtissement, c'est à dire la robotisation (succédant à la moutonnaille, cette *parfaite et définitive fourmilière* vouée par Valéry à la permanence), semble être irréversible. Et comme conséquence logique - l'extinction du regard, puisque c'est la culture qui le forme (Nietzsche).

L'intellectuel européen se définit comme manipulateur de concepts ; il ne comprend pas que le dernier plouc en manie autant que lui ; c'est la proximité avec le bon, le beau et le vrai, qui devrait en discriminer, la proximité, qui viendrait de l'écoute et non pas de l'acte ; qui a une bonne écoute, a un bon écrit ; l'écrire est le défi du faire et le contraire du dire.

De l'importance de la chronologie des rêves et des réalités : les mythes, gorgés d'art et de vie, préparaient le règne de la raison européenne ; la raison américaine marchande engendra des mythes mécaniques – causes et effets.

En Europe, les châteaux devaient éblouir par la magnificence et l'élégance, les librairies étaient censées promouvoir la noblesse et l'intelligence, les laboratoires témoignaient de la profondeur et de la grandeur. Une fierté en émanait. Aujourd'hui, ces sites sont au service exclusif du lucre, en compagnie des bourses, usines et music-halls. Plus aucun idéal à défendre ; un complexe d'infériorité face aux centres de recherches américains, aux usines chinoises. Et pas de grande politique, sans un grand idéal. L'horizontalité, collective et nette, adoptée par la société, humilie l'Européen, habitué de la verticalité, individuelle et vague.

La société civile n'existe qu'en Europe ; en Amérique, je ne vois qu'une foule : sanglotant devant un prédicateur ou rugissant devant des basketteurs, rigolant en *charity party* ou s'émouvant devant un *movie* sur les monstres, les avocats, les gangsters, les *marines* ; aucune verticalité, une vaste platitude, comprenant le Met, le Princeton et Pasadena.

La civilisation est horizontale et la culture – verticale ; la première gomme, la seconde dessine des frontières. Ce que Tocqueville dit de l'Amérique : *Une foule d'hommes semblables, se procurant de vulgaires plaisirs* - s'applique aussi à l'Europe ; seulement ces conformismes et vulgarités y ont beaucoup plus de nuances.

Depuis 500 ans on tenait bon, et voilà que de nouveaux barbares déferlent - par quelle brèche ? *Nos pères, pires que nos grands-pères, nous enfantèrent, les dépravés, qui donnerons vie à une progéniture de*

minables - Horace - Aetas parentum peior avis tulit nos nequiores, mox daturos progeniem vitiosorem.

Défiée par l'Asie moutonnaire, contaminée par l'Amérique robotique, l'Europe perd son essence, qui fut son âme ; cette âme en agonie, mais écoeurée par ces deux monstres d'inculture, cette âme se mue en esprit calculeur.

Le regard sur ce qui reste le *même*, se présente comme un *retour* (tout ramener au commencement individuel, ce qui témoigne de notre nomadisme européen) ou une *oscillation-alternance* (égaliser les oppositions d'apparence, une chinoiserie routinière, moutonnaire et sédentaire).

La seule véritable philosophie est chrétienne et européenne, puisqu'elle est la seule à savoir mettre au centre la pitié et le langage.

Tous les Européens, qui se convertissent au bouddhisme, à l'islam ou à l'hindouisme, ont l'air de malades mentaux, sans qu'on puisse reprocher quoi que ce soit aux défauts inhérents de ces religions. Les aborigènes des pays, pratiquant ces religions, doivent penser la même chose de leurs compatriotes se convertissant au christianisme.

Jadis l'Europe avait une âme ; c'est l'agonie de cette Europe-là que je pleure. L'Europe de l'esprit, c'est-à-dire du savoir et de l'intelligence, se porte bien, malgré quelques jérémiades des intellectuels du siècle dernier.

Aux Ballets d'État, à Berlin, on interdit le *Casse-Noisettes* : tous les danseurs sont des Blancs ; le Chinois blesse le spectateur par ses pas trop trottinants, l'Indien porte un maquillage brun exagéré, l'Arabe montre trop d'obséquiosité. La censure politiquement correcte a de beaux jours devant elle.

Le romantisme et son support, l'âme, sont les premières victimes de l'américanisation de l'Europe. S.Weil le savait, mais qui, aujourd'hui, l'écouterait ?

Seule la Méditerranée gréco-romaine tenait à la culture comme à une valeur suprême de son identité nationale ou impériale ; l'argent et le glaive avaient la même place chez les Germains et les Slaves. Ce que les Gréco-Romains appelèrent Grandes Invasions, les autres désignent par un terme neutre de Déplacement de Populations (*Völkerwanderung*). Le même phénomène se produit sous nos yeux ; il est vécu comme un drame identitaire en Méditerranée du Nord romane et comme une bénédiction économique dans l'Europe germanique. Les Slaves et les Grecs, ayant connu la férocité asiatique, se barricadent.

R.Debray : *L'Amérique pense le câble, et l'Europe, le message.*
Pouchkine voyait la même chose : *Vous êtes les facteurs, et moi j'écris les lettres - Вы - почтари, а я слагаю письма.* Mais les facteurs prennent leur revanche : *Le facteur du m'as-tu-vu, ce méchant jumeau évince l'homme de la plume, du m'as-tu-lu et de la honte - Joyce - Shem the Penman is taken advantage of by his evil twin Shaun the Postman.*

L'écoute des hommes étant tournée vers les machines, le message, pour être entendu, a de plus en plus besoin du câble. Ainsi le message, ami de la vie et ennemi du nombre, se dévitalise et se digitalise. Ce qui m'attire le plus, c'est le messager, l'ange sans maître et sans affolement ni panique.

L'évolution organique d'une culture : la sacralisation des racines immémoriales et la création de nouveaux branchages, fleurs, fruits ou ombres. Les greffes américaines mécaniques aux racines européennes expliquent les crépuscules de nos arbres. *Quand je vois pourrir une racine, j'ai pitié des fleurs* - G.Thibon.

Après les Écoles d'Athènes, de Florence, de Paris, écoles philosophiques, esthétiques, intellectuelles, on en est arrivé à l'école mécanique de la Silicon Valley.

L'américanisation rampante noya toutes les racines romantiques et intellectuelles en Europe ; je me sens seul à m'attacher à [Pouchkine](#) en Russie, à [Rilke](#) en Allemagne, à [Valéry](#) en France. *Dans tout citoyen d'aujourd'hui gît un métèque futur* - [Cioran](#).

L'aigle dominateur est présent dans les littératures française, allemande, russe, qui, respectivement, se vouent à la peinture du plumage, à l'étude du squelette ou à la portée des ailes. Chez les Américains, il est indiscernable de la dinde.

Quelques malaises, sans danger, de la nature poussent des millions d'Européens dans les rangs d'écologistes ; l'agonie de la

culture, en revanche, passe inaperçue et ne préoccupe que quelques solitaires, devenus marginaux, hors toute association de bien-pensance.

Une des dernières illusions culturelles - croire en ascension du discours, tenu, progressivement, au nom de la Haute-Savoie, de la France, de l'Europe, de l'humanité civilisée. Tôt ou tard on comprendra que dans cette élévation la part de l'homme se rapetisse. On ne verra plus d'esprit au milieu de la lettre.

Toutes les cultures organiques finissent par tomber, au profit des civilisations mécaniques, et plus haute fut la culture, plus douloureuse sera la chute. C'est pourquoi le Français, aujourd'hui, est le plus malheureux des Européens.

Lorsque la culture joue le rôle du critère principal, pour juger de la place d'une nation dans le monde, triomphent l'Europe méditerranéenne, dans l'Antiquité, et la France, depuis cinq siècles. Mais lorsque l'économie évince la culture, l'arrogance de l'Europe du Nord surgit à la place de l'élégance méridionale.

À Venise on oublie que la terre existe ; à Paris on oublie qu'existe le ciel.

Les frontières d'états font penser aux guerres ; tant d'incompatibilités entre les regards se formant à dix kilomètres l'un de l'autre ; mais parfois - d'étranges similitudes : Machado, fuyant l'Espagne franquiste, meurt à Collioure ; Benjamin, fuyant la France

occupée, se suicide à Port-Bou, à quelques kilomètres ou quelques mois de distance.

Le sérieux de l'art est dans la foi en l'authenticité de ses sources, son ironie - dans la résignation devant l'inaccessibilité de ses buts. Le reste n'est que ludique, question de mesures et d'écoute de règles. L'Europe artistique est née dans l'ironie impondérable de bohème et meurt dans le souci pataud de barèmes.

La France traça la trajectoire de la poésie européenne à sa naissance : de la mauresque ibérique exubérante aux tendres troubadours et au Pétrarque amoureux (qui s'attarda en Provence).

Ce n'est pas l'uniformité ou l'univocité du langage qui conduisirent à l'extinction de la poésie, mais la chute de la demande. D'autre part, il faut reconnaître, que les poètes épuisèrent toutes les ressources techniques de la versification indo-européenne, et aucun génie n'inventa de nouveaux moyens de soupirer, de s'extasier ou de sangloter en mots.

Depuis plus de deux millénaires, dans la dramaturgie tragique domine la mort violente. *Le théâtre tragique met trop d'importance à la vie et à la mort* - N.Chamfort. Le naufrage, le dépérissement ou l'agonie du rêve, cette véritable tragédie, n'attire pas l'attention européenne.

Goethe ne voyait la littérature *cosmopolite* (et non pas *universelle*, comme on traduit d'habitude *die Weltliteratur*) que dans

quatre pays européens. Au sens abstrait, cette littérature n'exista jamais ; au sens concret, elle ne pouvait toucher qu'une poignée des polyglottes : ils étaient des milliers au XVIII-e siècle, des centaines – au XIX-e, des dizaines – au XX-e. Au XXI-e, il n'y a en pas un seul. Cette défunte rejoint le néant de Dieu, de la poésie, de la tragédie. Quant aux littératures nationales, en Europe, elles sont toutes sorties de Dante.

Un savoir bien digéré ne produit que de viriles, ironiques et hautes métaphores. *Il ne faut pas attacher le sçavoir à l'âme, il l'y faut incorporer* - Montaigne. Baudelaire aurait pu être un Nietzsche français (tandis que Proust n'en avait aucune chance, n'ayant ni le talent ni la noblesse ni le savoir), si ses boutades étaient rehaussées d'un peu plus d'ironie distante ; celui-ci choisit le bien du Crucifié pour contrainte négative, tandis que celui-là se ridiculisa avec le beau à nier. Le français pousserait à *prendre parti*, ce qui expliquerait l'échec des tentations nietzschéennes de Valéry.

Dans la proposition *Je pense*, la variable *Je* (en français elle est explicite, en latin, espagnol ou italien elle est implicite) devra s'unifier avant le prédicat *penser* (et même avant les prédicats *souffrir*, *craindre* ou *désirer*, beaucoup plus près de l'essence que *penser*), et donc la question de son existence se posera avant qu'on s'occupe de *penser*. *Je* s'unifiant avec une instance d'être *humain*, muni du prédicat *penser*, il serait donc plus raisonnable de dire : *je suis, donc je pense*. Ce qui paraît naïf est pourtant plus que raisonnable. Toutefois, ici, il s'agit de représentations *fixes*, ce que n'est pas le cas chez Descartes, qui cherche des représentations à fixer.

Une sage et pacifique résignation à créer ex nihilo incognito, ou bien une rupture, violente ou orgueilleuse, avec des sources communes de nos pensées ? Absence de présuppositions ou déracinement ? - aucun point commun entre ces deux attitudes ; pourtant, l'ouvrage de Chestov, consacrée à la première, fut compris et traduit en français dans le sens de la seconde - *Apothéose du déracinement*. Les Anglais et les Allemands - *groundlessness*, *Grundlosigkeit* - ne s'y trompèrent pas.

La versification au service de l'orthographe : à part la niaiserie des rimes orthographiques, ce qu'il y a de plus irritant dans la poésie française, c'est l'alternance de rimes masculines et féminines, qui n'apporte rien à l'oreille. De plus, le comptage de syllabes, si capital dans les autres langues indo-européennes, n'a pas beaucoup de sens en français, dépourvu d'accent tonique.

Dans les langues indo-européennes, la même référence (*un homme généreux*) peut dénoter soit la classe (l'essence universelle - *tout homme généreux*) soit une instance de cette classe (l'accident existentiel - *cet homme qui est généreux*)s ; il serait intéressant de savoir si, dans d'autres langues, il existent des moyens syntaxiques de ne pas les confondre.

Fonder sa vie sur la reproduction de moments uniques ou sur la production de choses pratiques ? - non, sur la traduction de messages cryptiques ! La félicité et l'action comme messages à traduire, d'une langue toujours étrangère. Ne pas être aussi mauvais traducteur que

ces Latins, qui traduisirent par *réalité* l'*energeia* grecque. Les gouffres les plus infranchissables, entre l'Orient et l'Occident européens, sont creusés par ces traductions : *Le déracinement de la pensée occidentale commence avec cette traduction* - [Heidegger](#) - *Die Bodenlosigkeit des abendländischen Denkens beginnt mit diesem Übersetzen*. La prose latine défigura la poésie grecque.

Formé sous l'influence des langues indo-européennes, le regard philosophique européen sur la structure du langage - sujet, verbe, objet - est sans intérêt. Tout langage doit offrir trois types de références : d'objet, d'attribut et de lien entre objets. Les catégories - syntaxique du sujet, lexicale du verbe, sémantique de l'objet - sont purement linguistiques, sans rapport avec le modèle conceptuel. La langue fournit le noyau (verbes, quantificateurs ou connecteurs) de l'axe syntagmatique, l'axe paradigmatique étant alimenté par le modèle.

Dans toutes les langues, la compréhension d'une phrase doit aboutir à l'accès aux objets ; le processus de cet accès s'appelle interprétation (s'appuyant sur une grammaire) ; dans les langues indo-européennes, la priorité chronologique, après les connecteurs logiques et la négation syntaxique, est donnée aux verbes, mais il doit exister des langues, où c'est le nom ou la préposition, qui jouent ce rôle, ce qui serait, respectivement, plus pragmatique ou plus abstrait.

Dans les langues indo-européennes, l'analyse d'une proposition suit les étapes suivantes : 1. type d'énoncé (ordre ou requête, ruptures événementielles ou monotonie), 2. arbre de connecteurs logiques, 3.

verbes (liens sémantiques, arités, rections, locutions, négations), 4. références d'objets (liens, négations, qualificatifs) - ce qui aboutit à un arbre non-langagier, une formule logique, commune à toutes les langues. Le reste n'est que la démonstration, l'unification avec la représentation conceptuelle de l'interlocuteur, livrant la signification et préparant la donation du sens.

Tout discours est un arbre avec deux ramifications principales : l'intelligence et le lyrisme, le savoir et le valoir. On l'évalue par unification avec un autre arbre – de l'interlocuteur, du lecteur, de l'observateur. Plus de branches nouvelles présente l'arbre unifié, plus intéressante est la rencontre. Entre Européens, on gagne surtout en richesse dans le second ramage. Mais, en revanche, celui-ci reste stérile dans le croisement avec le Chinois, son lyrisme nous étant inaccessible, inunifiable. Il reste, dans ce cas, de pénibles reconstructions des feuilles pragmatiques. La fraternité ne peut germer que dans l'irrationnel.

Le sens n'est jamais dans la chose ni dans le mot ; il naît d'une confrontation triadique entre l'auteur d'une question, son interprète et un maître du réel. Tout dialogue est l'attribution de sens, et sans dialogue point de sens, même dans des choses, qui prétendent en avoir. L'erreur est de donner un sens préalable aux choses (la liberté d'une donation de sens, au lieu du libre arbitre d'une conception) ou aux mots : *Les philosophes cherchent aux mots un sens et supposent au langage une sorte de substance «existentielle»* - Valéry. À preuve, voyez, par exemple, la croisade de Heidegger, pour déconstruire la métaphysique et faire ressusciter une authentique ontologie, et qui se

réduit, en tant que justification et contenu, à la morne grammaire du verbe indo-européen être.

Le sort comique du mot *absolu*, dans la philosophie européenne (*ein Kabinettstück für Philosophieprofessoren* - Schopenhauer). Pauvre Dieu *spinoziste*, enseveli sous une double couche d'absurdités – *substance absolue*. Pauvre *savoir absolu* Kant, réduit à ce qui est inconditionnel (inexistant dans la représentation, ce seul support de tout savoir), au savoir apriorique, dont la formule $5 + 7 = 12$ exprime la quintessence. C'est de la misère, mais avec [Hegel](#) ce sera de l'indigence.

Les syntagmes d'un langage naturel indo-européen : qui, quoi, comment, où, quand, pourquoi. Ils peuvent être négatifs, être précédés par des prépositions (cas grammaticaux), comprendre des inconnues (après le renvoi à la représentation sous-jacente). Leur syntaxe s'articule sur deux niveaux : l'enchaînement correct de syntagmes et les structures correctes internes à chaque syntagme.

Aucune langue européenne n'est aussi désincarnée que le français. Quelle aubaine, pour un ami des fantômes, fuyant tout contact avec les choses ! Il n'y a que le mot français, qui ne cherche aucun miroir empirique, pour se lire !

La poésie française est condamné à rester de second ordre en Europe pour une raison *technique* – l'accent tonique en français n'est que syntagmatique et non pas, en plus, comme partout ailleurs, lexical, source d'innombrables combinaisons rythmiques. D'autre

part, suivre, verbalement, ces rythmes est si facile, que tant d'Européens se prennent pour poètes, sans avoir le moindre talent poétique ; en France, seul les poètes-nés peuvent briller.

Plus une orthographe s'éloigne des sons et embrasse, servilement, l'étymologie ou la syntaxe, plus elle est prise, par les ignares, pour un signe de culture et plus elle se rapproche de la bêtise et de l'absurdité. En trois jours on apprend l'orthographe italienne, en trois ans - la française.

C'est par le chemin de l'immanence que l'Asiatique approche de Dieu, tandis que l'Européen l'attend sur les sentiers de la transcendance. La lumière versée vers l'intérieur, l'immobilité, l'exercice du regard ; ou vers l'extérieur, la création, l'exercice de l'esprit. De leur rencontre fortuite, hors des méridiens, naît l'ego poétique ou phénoménologique (l'immanence de la transcendance des Chinois ou *la transcendance - caractère d'être immanent, qui se constitue à l'intérieur de l'ego* - Husserl - *Transzendenz ist ein immanenter, innerhalb des ego sich konstituierender Seinscharakter*).

La fraternité est la proximité des âmes sensibles. Et les âmes forment nos personnalités ; les âmes s'imposent des contraintes (comme, dans leurs domaines, les cœurs et les esprits) : en Europe, on se détache de la multitude, en Asie, - de son propre soi ; en Europe, on devient héros narcissique, en Asie – moine collectiviste. La liberté et l'égalité naissent de la fidélité à son soi et des sacrifices au nom d'une compassion pour les autres – seuls les Européens possèdent ces qualités.

J'ai presque de la tendresse pour la religion chrétienne, puisqu'elle est, en Europe, le dernier refuge de la poésie. Celle-ci est, en effet, chassée de la philosophie, de la littérature, de l'amour humain et de l'amour divin. La poésie est un état de suspension ambiguë entre les abstractions mystiques et les rites mécaniques, ces deux extrêmes, dans lesquels se vautrent les autres religions.

Le mûrissement en sagesse et en extases : le sacré se détache de Jérusalem et s'attache à Athènes. Où un dieu clame son existence, raisonne la routine du troupeau ; là, où le Dieu inexistant anime les esprits et élève les âmes, résonne la voix de l'homme, créateur et fraternel.

Croire en Dieu *connu*, en Europe, ce fut entretenir fanatisme, hypocrisie, lyrisme, mais ce sont, très exactement, les piliers de l'art occidental ! L'annonciation de la mort de Dieu accélérera donc la mort de l'art ; à l'artiste, palpitant au milieu de ses hyperboles et paraboles, succédera le robot elliptique, rationnel, honnête, sans états d'âme.

Le bon choix de *repères* redresse les courbures, mais n'efface pas la singularité divine : les points de discontinuité, où je suspends mon vol. *Dieu écrit droit avec des courbes* - proverbe portugais.

La Panthère de [Rilke](#), l'Animal intellectuel de [Valéry](#), le gorille de Nabokov, le cachalot de Melville, l'orang-outan mélancolique d'Ortega y Gasset : un regard, dont la beauté ou l'intelligence se reflètent dans les murailles ou dans les barreaux de leurs cages. *Nous*

vivons tous derrière des barreaux, que nous traînons avec nous-mêmes - Kafka - Jeder lebt hinter einem Gitter, das er mit sich herumträgt. Quitter cette cage, serait-ce rencontrer le Dieu innommable ? - Pour retrouver Dieu sans le Nom ou le Mot de ce qui est ou n'est pas, il faut franchir cette cage d'Être - Artaud. Ma cage prouve-t-elle la liberté divine ? Ou l'inverse : mieux je vois mes barreaux, mieux je comprends la (com)passion de leur créateur. Mais ma cage à moi, c'est la langue, ce français, qui grossit les barreaux, rapproche l'horizon et rabaisse le ciel.

Aujourd'hui, qu'est-ce qui aime et admire ? Avec le dépérissement du Bien, remplacé par les codes, le cœur devint inutile et légua ses fonctions à la raison. Avec l'extinction des âmes (*l'agonie de l'âme européenne* – [Valéry](#)), l'esprit reste le seul juge du Beau, devenu Joli, suite aux attentes de la foule raisonneuse et calculatrice.

Tout solitaire, en écrivant, s'adresse, inévitablement, à un interlocuteur, même si celui-ci reste muet. Ou bien tu accables d'invectives les hommes ingrats, ou bien tu cherches de l'inspiration auprès d'un personnage éphémère, que tu appelleras Dieu ou ton soi inconnu. Loin de l'introspection mystique, mécréant, l'écrivain français solitaire entretient une conversation de salon.

Il me plairait, que quelqu'un devine, que ce livre a ceci d'unique : il ignore tout de son éventuel lecteur (à part son continent et un minimum de lectures préalables) et ne s'en soucie guère. Je créai mon lecteur virtuel, loin de cette époque et cette terre et connaissant mon étoile.

Même mes impasses sont munies de panneaux indicateurs, que je n'avais pas mis moi-mêmes. Et d'autres m'aidèrent à m'y égarer. Sans les autres, dans mes buts, je n'érigerai pas de bonnes contraintes. *Qui suit tout le monde fait mal ; qui ne suit personne fait pire* - proverbe serbe. Sur de bonnes vieilles pierres des autres je ferai résonner mes pas non faits.

En politique, comme en culture, je suis mauvais citoyen et mauvais contemporain. Je salue le débat sur l'identité nationale, mais je sais, que, d'après les critères courants, je suis mauvais Russe, mauvais Allemand et mauvais Français. Ce qui me console, c'est que je me retrouverais dans la même catégorie que [Pouchkine](#), [Nietzsche](#) et [Valéry](#).

Une nation est définie par son corps, son esprit, son âme, c'est à dire – par sa société, sa civilisation, sa culture. Je me sens étranger dans la société russe (à cause de sa grossièreté et sa servilité) et dans la société française (à cause de sa mesquinerie et sa sensibilité atavique). La littérature, la musique, le théâtre russes me sont aussi proches que la philosophie allemande ou la littérature française. Enfin, la civilisation, c'est à dire les libertés, l'État, la justice, m'attachent à la France beaucoup plus qu'à la Russie.

De tous les pays d'Europe de l'Ouest, c'est en France que l'homme au fort instinct tribal éprouve le plus de difficultés à s'intégrer. Mais pour celui qui tient à rester étranger au monde entier, au monde de la moyenne, la France est un pays béni. Ce qui compte,

c'est que le gratin européen des hommes solitaires ne rejette aucun écorché, que ce soit de langue, de peau ou d'âme.

L'espace d'un soupir, le chant sépare l'âme du corps et fait oublier la souffrance : *Qui chante son mal l'enchanté* - du Bellay. Qui le narre en déchanté. (La virgule oubliée y assure la poésie : les Portugais auraient prosifié : *Qui chante, son mal enchanté ; qui pleure, son mal augmente*).

Une douleur évaluée par un barbare américain ou une soif hurlée par un repu européen, penses-y, pour qu'un regard plus pur que le tien ne voie dans tes noirceurs qu'une grisaille passablement lisible.

Avec cette vision stupide de la tragédie : *Le cas particulier d'injustice, réfutant la domination de l'ordre* - G.Steiner - *The individual instance of injustice that infirms the general pretence of order* - on est, hélas, d'accord avec tous les tragédiens européens, mais contre l'art noble. Heureusement il y eut Tchekhov : *La démonstration socratique de l'unité finale entre les drames tragique et comique est définitivement abandonnée. La preuve en est l'art de Tchekhov* - G.Steiner - *The Socratic demonstration of the ultimate unity of tragic and comic drama is forever lost. But the proof is in the art of Chekhov*. Il n'y a pas de preuves, chez Tchekhov, il n'y a que la langueur solitaire d'un rêve agonisant.

Dans les tragédies européennes, antiques ou modernes, les victimes adressent aux bourreaux, aux rois, aux ennemis les discours

ampoulés, qui ne valent pas celui, humble et fou, que, dans la *Cerisaie*, Tchékhov adresse à une armoire.

Du quadriparti, attaché à la France par [R.Debray](#), – élégance, souffrance, enfance, romance – je ne garderais que l'élégance. La souffrance se marie difficilement avec la légèreté ; l'enfant est un personnage délaissé et occulté partout en Europe ; toute la romance française découle directement de la légère élégance. Et l'enfance romancée est connue même de la progéniture des bagnes.

Les auteurs tragiques grecs et latins s'adressaient aux héros tourmentés ou aux dieux capricieux (trop de *grandes* malchances), Shakespeare – à lui-même (trop de *grandes* malveillances), les Espagnols et les Français – aux courtisans (trop de *grandes* minauderies), Tchékhov – au seul personnage vraiment tragique, par la *hauteur* de sa souffrance, - à l'homme sensible, blessé, solitaire, inspirant une pitié ou une compassion.

Par son culte de l'action et de l'efficacité, l'Amérique contamine tous les Européens exilés (Stravinsky, Nabokov, Arendt). Ne résistent que quelques poètes (Rachmaninov, Chaplin, Einstein). Toutes les Marie y deviennent Marthe.

Vivre des tempêtes (de l'espérance) et toucher aux gouffres (du désespoir), sans quitter le rivage, soupirer - *Suave, mari magno...* (Lucrece). [Nietzsche](#) a tort de pousser le philosophe vers le navire en perdition - troquer ses ruines contre une épave ? Pour exposer le meilleur des arts de navigation, le naufrage n'est pas un but suffisant,

mais une contrainte nécessaire. *Navigare necesse, vivere non necesse* (Plutarque) - que des Hanséatiques ou internautes s'en accommodent, affaire d'échanges, lucratifs ou ludiques.

Pour être bon archer, on n'a pas besoin de cible - telle est la leçon de l'arc bandé et de la corde raide. Mais *pour toucher une cible, il faut en avoir eu une* - proverbe grec.

Les mots surgissent et se figent au-dessus des représentations ; les idées se tournent vers la réalité. La philosophie européenne se concentre dans les mots ; l'orientale se voue aux idées. C'est pourquoi un bon philosophe européen peut être oisif ou bosseur, crapule ou saint, sans que cela préoccupe ses admirateurs, tandis que le philosophe oriental doit baver dans ses expériences culinaires, climatiques, gymniques, pour prouver la consistance de ses théories.

L'inaction ou le silence sont aussi des moyens de donner son avis que l'action et le discours. Et Confucius : *Le silence est ton vrai ami qui ne trahit jamais* - ne manie pas la négation mieux que les Européens.

Le pauvre ne cache même pas, qu'il se vautre dans le vice, par nécessité. Le riche se dévoue à l'encensement des vertus. C'est la surface des faits. Tandis que, dans la profondeur des principes, *le vice est caché par la richesse, et la vertu - par la pauvreté* - proverbe grec.

On devrait réhabiliter la réputation de l'âne ou de la vache : une épopée sur la patience et l'ironie ou un poème sur la pitié. La naissance et la mort de l'Europe virent, elles aussi, la déterminante

présence bovine : en taureau violeur et en veau d'or consentant. Quand on chasse la poésie, ce qui reste ressemble à s'y méprendre à du beuglement. *La pitié est au cœur ce que la poésie est à l'imagination*
- J.Joubert.

En Europe, on a beau abhorrer le métier de bourreau, l'horreur d'être victime ne se propage pas moins dans les actes. Pour endiguer cette peste, les actes devraient être tenus en quarantaine avant de se mettre au contact des mots.

La France face à l'Allemagne

En paroles, le Français appelle de ses vœux le chaos et lance un non orgueilleux au monde, mais en pratique il est obnubilé par la logique, tempérée par un oui harmonieux. L'Allemand, en paroles, veut découvrir de l'ordre partout dans le monde, auquel il adresse un oui humble ou héroïque, mais en pratique il se permet tant d'écarts comportementaux, dictés par un non de poète. Le non est dans le langage, et l'idée - dans la pensée. Le chaos survit aux mots, mais succombe aux concepts. Vénérer l'ordre, c'est renoncer au mot final et chercher l'idée minimale.

Agir pour ce qui est en-dessous (être Français) ou au-dessus (être Russe), c'est fuir, mais la vie est dans la qualité de nos fuites. S'accrocher aux choses mêmes et n'agir qu'en leur nom n'est guère glorieux : *Agir pour la chose elle-même, c'est vraiment être Allemand - Wagner - Deutsch sein heißt eine Sache um ihrer selbst willen zu tun.* Perspective ou voisinage, il faut choisir.

Pour l'Anglo-Saxon, est vrai ce qui marche ; pour l'Allemand - ce qui se tient debout ; pour le Français - ce qui plane ; pour le Russe - ce qui (que ?) justifie la position couchée.

Nietzsche : *Logik erscheint den Franzosen als notwendig wie Brot und Wasser, aber auch gleich diesen als eine Art Gefangenekost,*

sobald sie rein und allein genossen werden sollen - La logique paraît aux Français être aussi indispensable que pain et eau, et donc une espèce de nourriture des prisonniers, quand elle n'est accompagnée de rien d'autre. Si la vérité érige des murailles, la logique devient geôlier et la vie – prison.

De trois révolutions, l'anglaise – industrielle et vaste, l'allemande – philosophique et profonde, la française – politique et haute, - seule la première garde de l'actualité dans la platitude moderne mercantile. La verticalité des penseurs ou des rêveurs est aujourd'hui aussi exotique et anachronique que les mystères ou les larmes.

Trois dons majeurs d'écrivain - un tempérament, une hauteur, une ironie - que possèdent, séparément et sans partage, trois maîtres français : Bloy, Valéry, Cioran (en Allemagne, la morgue et le nihilisme de Schopenhauer et le port altier de Nietzsche ; en Russie, depuis l'espiègle Pouchkine, ironie est synonyme de légèreté). Sans atteindre les sommets de chacun, dans sa spécialité, ce livre aimerait en présenter l'équilibre.

1966, 1970, 1988 – les dates de la mort du dernier poète en Russie, en Allemagne, en France. J'ai beau m'extasier devant la merveille de la sauterelle, je ne peux en conclure, en absence de poètes, que *the poetry of Earth is never dead* - J.Keats. Les poètes traduisaient les concepts en rêves ; nos contemporains réduisirent tout rêve – en concept. Ce n'est plus aux mânes ou momies de la défunte qu'on rend hommage, mais à ses images de synthèse.

Le conflit est un fond essentiel de toutes les littératures européennes, mais la forme peut en changer, quand on est réduit à la solitude : l'Allemand plonge cette forme dans la profondeur des concepts sous-jacents ; le Russe – dans la hauteur des hontes et des impostures ; le Français – dans la véhémence ou la minauderie des plats réquisitoires.

Toute grande culture a ses propres repères de profondeur : l'allemande – dans l'intensité et les concepts ; la française - dans l'intelligence et le style ; la russe – dans l'humilité et la tragédie. Tous ces repères s'ancrent dans la réalité ; tandis que la hauteur ne s'évalue que par la part et la qualité du rêve. Le Russe semble y être le plus compétent.

L'état de la poésie (versification), de la peinture, de la musique modernes est cadavérique ; et le prochain catafalque attend le théâtre (avec l'Anglais), l'architecture (avec le Français), la philosophie (avec l'Allemand). En littérature et dans le spectacle ne survit que la tonalité divertissante et avilissante, pour épater les repus. La raison en est la même : l'extinction de la poésie, en tant qu'état d'âme, en absence des âmes. Ils cherchent à choquer les esprits, tandis que l'art est le désir et le don de caresser les âmes.

L'esprit français est l'heureuse rencontre de l'ampleur latine amphigourique, élégante et légère, avec la profonde ironie anglaise et le haut lyrisme germanique.

Kant : *Der Deutsche besorgt die Wurzel und den Stamm, der Franzose die Blüten, die Engländer die Früchte* - *L'Allemand s'occupe de racines et du tronc, le Français de fleurs, les Anglais de fruits*. Il ne reste aux autres que de s'occuper de sève, qui fait de tout cela - un arbre. Ou bien d'en chercher l'ombre.

Je m'intéresse à tout, dit le philosophe allemand ; *je m'en fous de tout*, lui rétorque le philosophe français. Les deux ne manquent ni de buts ni de moyens, ils manquent de bonnes contraintes. L'attitude anti-philosophique, c'est le sentiment de terre ferme dans nos modèles du monde. Lâcher prise, c'est une première allusion au réveil d'une vraie réflexion. Mais il faut avoir bien possédé par l'esprit ce que j'envisage d'abandonner par mon âme. L'esprit philosophique, c'est un fort cerveau cédant le pas à une âme ironique.

Valéry (de ses *Cahiers*) n'est que de belles lumières muettes, qui peuvent mettre en valeur mes ombres musicales ; **Nietzsche** n'est que de belles ombres dansantes, auxquelles je trouve des sources lumineuses et immobiles. Toutefois, les sots savants proclament : **Nietzsche nous sert de lumière** - Foucault. Personne en France ne comprit **Nietzsche**. Comme personne n'y comprit **Valéry**.

Rien de valable ne fut bâti sur la négation, la contradiction, la lutte, l'inconscience. Les ontologues du non-être ou du néant, ou bien **Hegel**, Marx et Freud, lorsqu'ils abordent ces avortons de sujets, sont des charlatans. En Allemagne, Marx accroche sa fumisterie de la

lutte des classes à la morne dialectique [hégélienne](#) ; Koyré et Kojève, ces métèques en quête d'originalité, érigent à [Hegel](#) un piédestal en France ; la décadence et la vulgarité plongent les blasés dans des cloaques psychanalytiques. Sans un oui, divin et aporétique, pas de non, convaincant et humain.

En France, le terme d'*aristocratique* devint injurieux, pourtant on y trouve tellement de têtes nobles ; en Angleterre, l'ébahissement servile devant les titres *aristocratiques*, et l'absence complète de toute noblesse.

L'homme civilisé tient solennellement à la différence entre le turbot et le hareng, le fauteuil Louis XIII et la chaise Ikea, le jardin à la française ou à l'anglaise. L'homme cultivé, souvent affamé, souvent couché, souvent tenant à un seul arbre, - les égalise ironiquement.

Avec l'anglicisation du monde, on gagne bien en savoir et en pouvoir ce qu'on y perd en vouloir et, surtout, en valoir. On a le savoir, on n'a plus le désir ; désavoués, Platon qui désire savoir, moi qui sais désirer. Et Borgès se trompe de diagnostic : *Au fil des ans, nous sommes passé du français à l'anglais et de l'anglais - à l'ignorance - Con el decurso de los años pasamos del francés al inglés y del inglés a la ignorancia.*

G.Steiner, parmi les vivants, fut le plus grand des érudits, le plus intelligent des critiques, le plus raffiné des hommes de goût - il vient de mourir à Cambridge. En Angleterre, cet événement ne figure pas

parmi les cent les plus importants, tandis que toute la France en fait un deuil national. Décidément, ces Anglais ne sont ni hommes de nature ni hommes de culture, mais hommes de moisissure.

Le Français est élégant sur la surface, il s'amuse ; l'Allemand est lourd dans la profondeur abstruse. La légèreté est plus abordable à un esprit élégant qu'à un lourdaud savant, ce qui favorise l'usage des ailes et la découverte de la hauteur. L'esprit se sacre par une gloire mythique, mais exaltante ; l'âme se souille par une réelle, mais ennuyeuse, pureté.

Les Français mirent plus d'un siècle, pour écraser *l'Infâme* (un vrai et unique mérite de Descartes à Diderot), tandis que les philosophes allemands, amis des pasteurs, se livraient aux litanies sur la vérité, les connaissances, le mystère. Mais sans *l'Infâme*, le discours français tourna à l'ennui rationnel, tandis que la logorrhée allemande se métamorphosa en poésie, irrationnelle mais philosophique.

Les communautés humaines se forment à partir des représentations communes ; le langage ne fait que se coller à ces représentations. D'où l'existence de communautés disparates au sein d'une même famille linguistique - communautés hispaniques, germaniques, francophones, italiennes, néerlandaises.

Le génie national, lui aussi, est un arbre, dont tout attribut, de la sève aux ombres, est représenté. Ce n'est pas l'excès mais l'harmonie qui décrit les meilleurs ; mais celui qui tient à la hauteur ne retient que

les sommets : *Chez les Allemands, le plus remarquable est leur jugement ; l'excellence des cimes est propre des Italiens ; les fleurs se reconnaissent dans le goût. La France est la maison du goût - Kant - Das vorzüglichste bei den Deutschen ist die Urteilkraft. Am meisten schießt das Genie in die Krone in Italien. In die Blüte schießt das Genie bei dem Geschmacke. Frankreich ist der Sitz des Geschmacks.*

Cioran : *La crétinisation par la philosophie - phénomène moderne en France. Jusqu'à présent l'Allemagne seule paraissait en avoir le privilège. Il est temps d'abolir les cours de philo au lycée et de multiplier les postes de journalistes ou sociologues pour ceux qui se trompent de métier. Introduire des cours de l'inactuel pour ceux qui sont sensibles au vide.*

Domage qu'on ne puisse pas dire, en français, - *l'âme de l'esprit*, comme en anglais – *the soul of wit*, puisque l'âme n'est qu'un attribut d'un esprit, qui se laisse s'émouvoir. Dans l'écrit, on en apprécie la concision, mais sa fortune, en revanche, est dans le volume. Il n'y a qu'à visiter les bibliothèques !

Tous ceux qui saluent une évolution ou une expansion de la nature psychique, poétique ou intellectuelle de l'homme font preuve, systématiquement, d'une étrange bêtise. Voici, par exemple, une perle d'un *homme de progrès* : *La pensée moderne a réalisé un progrès considérable en réduisant l'existant à la série des apparitions, qui le manifestent* - de ces abominables ratiocinations dont les Français teutonisés sont les seuls à détenir le secret.

La tour de Hölderlin : trois vues temporelles, par trois fenêtres, - la source, la vie, la chute ; la tour de Montaigne : trois niveaux spatiaux - la vie, le rêve, la création ; la tour de V.Ivanov : trois castes - le bourgeois, l'aristocrate, l'artiste ; la tour de Rilke : trois hauteurs - la montagne, l'arbre, l'ivresse.

Dans les exercices philosophiques, le délire est affaire d'ivresse ; et il est préférable au sérieux, conceptuel ou verbal. C'est pourquoi Hegel et Nietzsche (un fou logorrhéique et un fou poétique), de la philosophie allemande, sont plus entraînants que Bergson et Sartre (un bavard et un creux), de la philosophie française.

Bonheur, liberté, amour - en français, ces mots feraient penser à une plage des tropiques ; en allemand - à un archipel métaphysique ; en russe - à une île déserte.

L'homme libre dénonce d'autant plus facilement la mentalité d'assisté, que la non-assistance à l'homme en détresse n'est un flagrant délit pour aucun code (on ne peut être pris que sur le fait). La pitié devint l'un des sentiments les plus honteux chez l'homme évolué. Chez le Français elle réveille du mépris, chez l'Allemand - de l'irritation, chez l'Anglo-Saxon - de l'indifférence sarcastique.

En français et en russe, la *pensée* (мысль) est au féminin, elle est en attente du *mot*, qui la pénètre. En allemand (*der Gedanke*) et en italien (*il pensiero*), elle se masculinise en vue d'inséminer le mot

efféminé (*la parola*) ou neutre (*das Wort*). En tout cas, une relation érotique, hétérosexuelle, entre la passion et la pulsion, entre la source sacrificielle et le fleuve fidèle, entre la création et sa muse, partout, est nette, qu'il s'agisse de la littérature, de la noblesse ou des voluptés charnelles.

La philosophie anglo-saxonne, grâce à la distinction entre *to be* et *being*, évita la pollution, qui sévit en grec, en allemand, en français, à partir de ce verbe parasite et trop facilement substantivé, *être*. Imaginez le flot de thèses nouvelles, si Hamlet avait marmonné : *être ou néant* ? Ceux qui consacrent leurs meilleurs doutes non pas aux fins, mais aux commencements, feraient gémir leurs *mots* : *naître ou ne pas naître*.

Un étonnant parallèle entre ces couples de synonymes : *habit-costume* et *habit-custom*.

La terrible clarté du français : *Gelassenheit* et *Abgeschiedenheit* (Maître Eckhart) sont de pures *métaphores* invitant l'intuition ; *délaissement* et *détachement* sont des *concepts* d'une effroyable précision, produisant des formules. De même pour *Abbau* ([Heidegger](#)) et *déconstruction*. Le français : *l'heure sans écho-rappel*, l'allemand - plutôt le *rappel* que *l'heure* (*l'appel*) - [Tsvétaeva](#) - Französisch : *Uhr ohne Nachklang*, deutsch - *mehr Nachklang als Uhr* (*Schlag*).

On traduit, mécaniquement, *Aufklärung* par *siècle des Lumières*. Mais la *Aufklärung* (courant humaniste, populaire et chaud) gît en

ruines, au milieu des machines, tandis que les Lumières (règne de la raison, froide et élitiste) triomphent à tout bout de champ, dans les têtes de loups. L'Allemand y hérite de la tragédie grecque, et le Français - du droit romain.

L'ambigüité du mot *modèle* : *source* ou *reflet* ; à comparer avec les clairs et expressifs *Vorbild* et *Nachbild* (les deux se retrouvant dans *Urbild*).

Le sens tragique est familier à l'Allemand, au Russe, à l'Espagnol, il est étranger au Français. Et je ne parle même pas de tragédiens de minauderies du XVII-me siècle ; prenez le souchien Baudelaire ou le métèque [Cioran](#), tenants des couleurs sombres, - chez eux, aux ailes majestueuses succèdent des pattes boiteuses, à la chair sublime – la charogne. Ils ne comprennent pas, que la tragédie est tout près des ailes à peine faiblissantes et de la chair légèrement moins éclatante.

L'Ouvert, en allemand (*das Offene*), signifiait jadis (par exemple, pour Hölderlin) - une libre nature, une hauteur montagnarde ; avec [Rilke](#), le mot prit un sens mystique de l'appel des sources ; [Heidegger](#) lui donna une tournure topologique, avec le désir des frontières infinies ; enfin, Celan : *L'Ouvert est un domaine sans frontières, où l'homme se libère de lui-même - Das Offene ist der grenzenlose Bereich menschlicher Selbstbefreiung* - confond ce qui est sans frontières (l'infini) avec ce qui n'inclut pas ses propres frontières (l'ouvert mathématique ou lyrique que retinrent les commentateurs français).

Chez [Heidegger](#), la confusion avec le verbe *ouvrir* fait de l'Ouvert une espèce d'*alétheia* - des mises en lumière de ce qui aurait été dissimulé.

La langue de philosophie, c'est le français, comme la langue de poésie, c'est l'allemand. La logomachie française pousse à soigner la ligne sémantique, musicale, du discours ; la logomachie allemande favorise le goût de l'édifice syntaxique structurel. La morphologie indigente du français oblige à créer des concepts avant les mots ; la morphologie allemande invite à créer des mots avant les concepts. Les contraintes vaincues expliquent souvent le succès intellectuel ; c'est pourquoi la meilleure philosophie française est poétique (Pascal ou [Valéry](#)) et la meilleure poésie allemande est philosophique (Hölderlin ou [Rilke](#)).

Finalité sans fin, ce charabia est la traduction officielle en français de la définition kantienne du beau. Joli pour l'oreille et idiot pour la jugeote. *Vorstellung ohne Interesse an seinem Dasein und ohne Begriff* – *représentation, sans renvoi à la réalité et sans concepts* – une belle définition de la poésie (qu'il ne faut pas généraliser à l'art tout entier) : les concepts naissant de l'expression, cette représentation métaphorique, détachée de la réalité par l'audace du langage.

Opposé à l'*Être* atemporel, le *Devenir*, pour le Français, est un parcours, tandis que pour l'Allemand, surtout pour un philologue allemand, il n'est que commencement, naissance. Comme en grec, où le verbe *devenir* veut dire *naître*, apparenté à *genesis*.

Dans les genres qui réclament le laconisme, telle, précisément, l'aphoristique, l'allemand se noie dans une interminable logorrhée, purement verbale. L'allemand est porté sur l'enchaînement, là où le français cherche l'arrêt le plus élégant et bref.

Là où ce n'est pas l'essence mais la nuance qui compte, on est dans le commun, dans le comparatif, tandis que c'est dans le sublime, dans le superlatif, que s'exprime une âme originale. Le Français mise trop sur la nuance, tandis que l'Allemand vise surtout l'essence.

Les noms sont sur le blason du poète ; le mufle se hérisse d'adverbes ; un autre arsenal fournit la garde d'honneur des mots, face aux invasions de l'époque, c'est la panoplie des verbes : pouvoir, vouloir, devoir. Il faut se rendre à l'évidence : l'homme sera bientôt dépassé par les machines en tout ce qui se commande par pouvoir ou devoir. (Curieusement, l'anglais et l'allemand distinguent deux types de pouvoir et de devoir, le permissif et le facultatif, distinction qui n'existe pas en langues romanes et slaves.) Pour nous surpasser, il ne nous restera que vouloir : le désir ou le rêve. Parler de puissance ou de normes, de savoir ou de rites n'a aucun avenir littéraire.

L'obscurité non-poétique, dans les traductions des Anciens, est, en général, de nature non-philosophique, elle est indéniablement due aux mauvais traducteurs. J'aimerais pouvoir juger de l'énormité des *traîtrises de traducteurs*, dans la chaîne : le grec d'Aristote, l'arabe d'Averroès, l'anglais et le latin de M.Scot, l'allemand de Frédéric II.

Une morphologie et une phonétique pauvres, qui ne discriminent pas les catégories syntaxiques ([rajt] en anglais, [rõ] en français, [vajs] en allemand - verbe, nom, adjectif ?), forcent le recours anormal aux astuces mécaniques - l'ordre des mots, les mots auxiliaires, les règles de concordance. *Inlacrimabiles* - *ceux qui ne peuvent pas être pleurés* - un mouvement synthétique vibrant, décomposé dans une suite analytique sans vie.

Rapprochements coupables : *saint* - *sain*, *holy* - *whole*, *heilig* - *Heil*, comme si le premier souci du divin fut de garder intact, de préserver l'intégrité, de se faire prendre pour un *holisme*. Mais il est certain que, avant le verbe *hylique*, une grammaire *holique* fut créée.

L'esprit n'est une bonne *occasion* à vendre que s'il n'est ni usé (*gebraucht*) ni de seconde main (*second-hand*).

De l'influence néfaste de la langue sur l'éveil du sens moral : en français, il n'y a pas de mots non ambigus, pour désigner le Bien et le mal. *Bien manger* et *avoir mal aux dents* occultent ce que voient si nettement Allemands et Russes.

Une aberration du français (comme de l'anglais et de l'allemand) : *savoir* signifiant tantôt *maîtriser* et tantôt *ne pas ignorer* - quand on *sait* aimer, on n'aime pas, puisque aimer, c'est ne pas *savoir*. *Si tu aimes, tu ne sais plus ; et si tu sais, tu n'aimes plus* - Publilius - *Cum ames non sapias, aut cum sapias, non ames*. D'autres exemples, chez

Pascal : le cœur et ses raisons, que la raison ignore, ou, chez Sartre : des tenants du monde sans *conscience* ou des fanatiques de la *conscience* sans monde... Il n'y a pas de contradiction entre être artiste de son amour et avoir une tête sans droit au chapitre.

Seuls des médiocres prétendent, que le français n'est pas une langue de la poésie. En russe ou en allemand, il est plus facile de compléter le manque d'émotion par la complicité de la langue, tandis que la langue française est foncièrement ironique, s'étant exercée à tous les emballements ratés. Le poète français est plus seul, plus vulnérable, et sa tâche est d'autant plus chevaleresque.

Le tournant linguistique du siècle dernier s'expliquerait par la lecture à la lettre de l'acte de perception, dans des langues européennes. En allemand, *wahrnehmen*, *percevoir* ou *prendre pour vrai*, pousse à la phénoménologie ; en français (par faux rapprochement avec *percer*) - à la pénétration ; en russe (*восприятие* - *prendre de haut*) à une prise de hauteur.

Dire remonte à *montrer-indiquer* (*sagen-zeigen, с-казать*) : plus on oublie la voie à suivre, mieux on trouve la voix à chanter !

Être un Ouvert, c'est être ouvert à l'appel de ton étoile, vivre de révélations, plutôt que d'annonciations : *révélation* - enlever le voile, *Offenbarung* - rendre ouvert, *откровение* - se débarrasser du toit. Reconnaître que nos limites mystérieuses sont intouchables et, pourtant, vivre de l'aspiration vers elles, c'est aussi - avoir son propre

regard, qui n'est que l'ouverture, faite non pas pour être investie, mais pour investir le monde. Notre intérieur strict n'est qu'un problème de vision, et notre extérieur - une solution visible.

Quand je vois, que *ad-miration* vient du regard, *Be-geist-erung* - de l'esprit et *восхищение* - de la hauteur, je comprends une part significative du caractère national.

Le français est une langue de l'être, l'allemand et le russe – celles du devenir. Pourtant il y a plus de Parménide allemands ou russes qu'en France, où l'on préfère, à juste titre, Héraclite.

Plus vaste est la platitude niée, plus haut est l'horizon qu'on vise ; c'est pourquoi l'Allemand, s'attaquant à toute une contrée (les *Philistins*) est plus hautain que le Français avec son bourg (le *bourgeois*) ou le Russe avec sa ville (*мещанин*).

Un prévenu, exempt de toute peine, peut, tout simplement, *partir* (*acquitter*), redevenir homme *libre* (*freisprechen*), être couvert de *vérités* (*оправдать*). Le français est circonspect, l'allemand – formel, le russe – emphatique.

Rôle néfaste que peut jouer la grammaire : la transitivité du verbe *taire* (tandis qu'il est intransitif en allemand, *schweigen über*, et en russe, *молчать о*) fait du silence de Wittgenstein une cachotterie ou une dissimulation, tandis qu'il s'y agit d'une impuissance ou d'un recueillement ; peut-on *taire* un *heptagone constructible* ? - la

transitivité suppose l'existence, ce que ne fait pas l'intransitivité. Le *Filioque* n'est pas très loin. Par ailleurs, il ne serait qu'une pure chinoiserie : *Le premier engendra le second ; les deux produisirent le troisième ; et les trois firent toutes choses. L'incompréhensibilité de cette Trinité vient de son Unité* - Lao Tseu.

L'homme intéressant est un Ouvert, tendant vers ses limites inaccessibles ; le médiocre s'accroche à sa coquille ; d'où cette curiosité - le Français, l'Allemand, le Russe s'imaginent, que les mots *douillet, heimlich, уютно* sont intraduisibles en d'autres langues.

Le mot *conscience* - une étrange cohabitation, en français, du sens psychique ou intellectuel (*être conscient de, l'idée de l'idée*) et du sens moral (*avoir la conscience trouble, la honte de l'acte*), le premier gardant des liens avec le *savoir*, le second en étant à l'opposé. L'allemand et le russe les séparent nettement : *Bewußtsein - Gewissen, сознание - совесть*. Jankelevitch juge même nécessaire une vaste étude, pour prouver, que ce mot a deux sens disjoints. D'autre part, on est d'autant plus intelligent qu'on trouve des points de rencontre des choses d'autant plus éloignés : *J'ai conscience de ma propre ignorance, c'est le point, où la honte se confond avec la clairvoyance* - Socrate.

Toute pensée est un dialogue, mais parmi tous les dialogues le plus utile, pour la justesse et la justification de la pensée, est celui avec d'autres langues. Le grec aida les Allemands à cultiver l'abstrait ; le latin apprit aux Médiévaux le laconisme ; l'allemand rendit plus poétique la pensée des Français et des Russes. L'Américain,

aujourd'hui, favorise l'horizontalité, la platitude, la prose, qui sont la mort de la pensée.

Dans une *situation* on est assis pour réfléchir ; dans une *Stellung* on reste debout, par la volonté d'un autre ; dans un *положение* on se couche, résigné.

En allemand et en russe, la surabondance de *moyens* morphologiques et rythmiques rend trop facile l'illusion de pensées profondes ou de vaste lyrisme. En français, les *contraintes* stylistiques excluent du Parnasse les inhabitués des hauts sentiers. On reconnaît l'élite par la place qu'elle accorde aux contraintes. [Nietzsche](#) et [Pouchkine](#) sont d'heureux exemples de l'application de contraintes à la française aux moyens expressifs de leurs langues maternelles.

L'*émotion* (*excitation*) nous renvoie au mouvement (la terre), *Aufregung* – à la hauteur (l'air), *волнение* – à l'onde (l'eau). Pourtant, c'est le feu qui traduirait le mieux leur sens désirable. *Que l'amour soit une mer agitée entre les rivages de vos âmes* - Kh.Gibran - *Let love be a moving sea between the shores of your souls*. Il pourrait être aussi un néant, dont l'ardeur serait entretenue par la caresse des regards, des mains, des paroles.

En Allemagne ou en Russie, il est facile de passer pour poète ou philosophe, grâce à la langue : une phonétique, une morphologie, un vocabulaire - de grande variété et richesse. En français, il est impossible de tricher : il y faut absolument avoir de la sensibilité

poétique, du talent rhétorique, de la noblesse de l'esprit. Une fois de plus : les contraintes y rendent la création plus subtile et le discours – plus laconique. Le français est une langue idéale pour le genre aphoristique.

Une langue doit permettre de faire entendre ma voix, ma personne éthique, et d'inventer un style esthétique. Je constate qu'il y a beaucoup d'originaux, en Allemagne et en Russie, et peu d'élégants. En France, il y a beaucoup d'élégants et peu d'originaux. Une conséquence de la nature des langues ?

La langue maternelle est le dernier refuge du solitaire. Pour un écrivain français, en proie à la solitude, la langue française est une douce et caressante consolation ; pour un Allemand ou un Russe, cette consolation est empreinte de mélancolie : *Quand le doute m'étrangle, tu m'es le seul soutien*, - langue libre russe - Tourgueniev - *Во дни сомнений, ты один мне опора, свободный русский язык. La langue allemande fut la plus fidèle consolation de ma vie* - H.Hesse - *Die deutsche Sprache ist der treueste Trost meines Lebens gewesen.*

Dans les interjections les plus courantes, Dieu est *aimable* en allemand (*lieber Gott*), *juste* en russe (*Боже правый*), *gentil* en français (*bon Dieu*).

Le vocable *mot* est masculin en français, neutre – en allemand et en russe, féminin – en italien et en espagnol. Il est féminin aussi en grec, et l'on comprend alors pourquoi, pour les Grecs anciens, le mot

était une hétaïre (les pensées, elles, deviennent, toutes, de simples catins) et devait s'adonner à la prostitution sacrée. Se soumettre aux caprices des dieux ivres. Ne pas former de famille en s'acoquinant avec un seul concept.

En allemand et en russe, le mot *tristesse* porte une aura poétique ; en français, il a une très mauvaise réputation, désignant quelqu'un d'ennuyeux, de terne, de lourdaud. Le Français préférerait être amer plutôt que triste.

Le Français est le seul à oser se méfier des idées et se fier au mot. *Le Français est l'homme et maître du mot. Sa pensée a pour source la langue* - W.Schubart - *Der Franzose ist ein Mensch und Meister des Wortes. Er denkt von der Sprache her.* Tous tentent de rehausser l'émotion : le Français - par le mot - outil - verdict, l'Allemand - par le rêve - but - motifs, le Russe - par la vie - contrainte - repentance. Le motif premier comme la dernière parole méritent la mémoire surtout dans un verdict sans appel, dans des causes entendues.

De son passage à Paris, l'Américain retiendra le nom de l'hôtel, où il a eu un dîner d'affaires, l'Allemand - les horaires des trains, qui conduisent à Euro-Disney, le Russe - le nom de celui qui s'était suicidé à l'endroit le plus proche.

Le philistin et le philosophe allemands, le syndicaliste et l'intellectuel français, vivent dans le même milieu, avec la même vision du bon, du beau, du vrai ; aucun d'eux ne se considère vaincu ou

dominé. L'escroc et le poète russes n'ont pas grand-chose en commun, et le premier écrase le second : *Ce pays avait tout pour devenir un paradis de l'esprit, mais il devint un enfer grisâtre* – J.Brodsky - *Страна обладала задатками духовного рая, а стала адом серости.*

Des archéologues, poètes ou critiques d'art allemands sillonnent la Grèce, la France ou l'Italie et imitent la pureté, la grandeur ou la beauté, vues, comprises et digérées ; des rêveurs russes imitent les mirages des autres, sans leurs soifs, sans leurs transports, sans leurs cartes ; voilà pourquoi la culture russe est plus originale. Parce que plus inventée.

Tout esprit français est dans un mot d'esprit ; l'idée de l'esprit est tout esprit allemand ; le mot et l'idée, débarrassés d'esprit et devenus gémissement ou icône, c'est l'esprit russe.

Sur les rapports avec la vérité : le défaut le plus grave, pour un Allemand - de l'ignorer, pour un Russe - de la justifier, pour un Français - de ne pas savoir la fabriquer.

L'Allemand pense, qu'à l'Est on maîtrise la profondeur, à l'Ouest – la forme, mais seul le Teuton se les approprie, toutes les deux. En passant de la profondeur à la forme ou vice versa, on perd obligatoirement l'une et l'autre. La profondeur est dans un pressentiment de la forme ; la forme est dans un refus sursitaire de la profondeur. *La France est trop légère, la Russie - trop lourde, seule*

*l'Allemagne a les pieds par terre et la tête - dans les nues - Tsvétaeva -
Франция легка, Россия тяжела, у Германии ноги на земле, голова в небе.*

L'Allemand est obsédé par la mesure, il y réduit même son idéal, la pureté (*le brut aussi a besoin de mesure, afin que le pur se reconnaisse* - Hölderlin - *unter dem Maße des Rohen brauchet es auch damit das Reine sich kenne*) ; le Français se pavane avec ses outils de mesurage et les appelle esprit ; le Russe se veut être la mesure même, pour n'évaluer que le démesuré - la douleur, la bonté, la solitude.

Les personnages au goût le plus détestable : en Russie - les âpres (les Eurasiens ou les théologiens), en France - les sirupeux (Proust, Guitry, Sollers), en Allemagne - les insipides (Hegel, Husserl). Les meilleurs : en Russie - les tourmentés, en France - les placides, en Allemagne - les illuminés.

L'image d'artiste maudit est bouleversante en France, surprenante en Allemagne, banale en Russie. Elle est ridicule dans le monde anglo-saxon ne s'intéressant qu'aux réussites.

Comment le Français, l'Allemand ou le Russe lisent la *volonté de puissance* ? - volonté de (seulement) pouvoir (à la Shakespeare), de faire (*die Macht*, à la Valéry) ou de posséder (*власть*, à la Nietzsche) ? Leur seul dénominateur commun s'appelle intensité.

Wirklichkeit, действительность, viennent du verbe *agir* ; *réalité* vient du nom *chose*. C'est pourquoi le Français préfère *agir* dans

l'éphémère, tandis que l'Allemand et le Russe se passionnent pour des choses de l'imaginaire.

En matière conjugale, la (in)fidélité aurait dû être confiée au jugement de la seule Aphrodite, tandis que les Français la renvoient au Tribunal Administratif (*tromper*) et les Russes, carrément, - à la Cour Martiale (*изменять* - *trahir*). Les Allemands, moins mélodramatiques, la classent dans les exercices athlétiques (*Seitenprung* - *sauter latéralement*, en acception intransitive...).

Les mots - symboles - idoles : pureté - pour l'Allemagne, bonté - pour la Russie, beauté - pour la France. Les pires des abominations naissaient de l'opposition d'une idole aux deux autres ; les plus beaux triomphes - d'une mise à l'épreuve par les autres de son idole.

Dans les Journaux intimes des écrivains français, on apprend surtout le rang, la géographie, la gastronomie des restaurants ; chez les Allemands, on se croirait en pleine séance d'un Conseil scientifique ; les deux clans s'agglutinent en permanence autour de leurs éditeurs. Les diaristes russes se concentrent sur la folie : dans l'éblouissement ou la misère du quotidien, dans les chagrins à noyer ou dans les joies à sacrer.

Plus le Français aime son pays, plus il se rapproche de l'universel ; l'Allemand, au contraire, se recroqueville sur son provincialisme. Napoléon chercha à exporter l'idéal libertaire dans le monde entier ; Hitler voulait laisser les Français avec leurs

chamailleries parlementaires et les Russes - avec leurs commissaires.
Le patriotisme du Français fait que son cœur s'étende sous l'effet d'une chaleur ; celui de l'Allemand rétrécit son cœur, comme une peau transie
– H.Heine - *Der Patriotismus des Franzosen besteht darin, daß sein Herz durch die Wärme sich ausdehnt ; der Patriotismus des Deutschen besteht darin, daß sein Herz enger wird, wie Leder in der Kälte.*

La vocation de l'Allemand – rendre les choses plus pesantes ; celle du Français – les rendre plus légères ; celle du Russe – les rendre écrasantes ou impondérables.

E.Jünger : *Das Vorrat des Franzosen an geformter entspricht dem deutschen Überfluß an ungeformter Kraft, und beide reichen weit über den eigenen Bedarf* - *Le Français dispose de trop d'énergie organisée, l'Allemand - de trop d'énergie inorganisée ; largement au-delà des besoins.* Le trop de forme trahit souvent le peu de fond. Mais c'est le trop de fond qui explique parfois le peu de forme chez le Russe. Et son besoin de fond n'annonce que des naufrages.

Ce que les peuples attendent de la religion se reflète sur leurs caractères : l'appétit de dogmes réglementés des Allemands, l'appétit de rites exotiques des Russes, l'appétit d'hérésies ingénieuses des Français, d'où la lourdeur des premiers, l'irréalisme des deuxièmes, l'inventivité des troisièmes.

Marx : *In Frankreich genügt es, daß einer etwas sei, damit er alles sein wolle. In Deutschland darf einer nichts sein, wenn er nicht auf alles*

verzichten soll - En France, si on est déjà quelque chose on veut être tout. En Allemagne, on doit renoncer à tout pour avoir le droit d'être quelque chose. En Russie, on est si sûr d'être tout, qu'on ne fait rien pour être quelque chose. En Kakanie, on allait encore plus loin - G.Mahler : In Österreich wird jeder das, was er nicht ist - En Autriche, chacun devient ce qu'il n'est pas.

Le Français est réaliste, l'Allemand et le Russe – rêveurs. Ceux-ci visent le fond, celui-là – la forme. Ceux-ci pêchent leurs images dans un tiroir profond, où s'entassent l'absolu de l'âme ou l'éternel du cœur ; celui-là se borne à ce qui prit la forme de connu, prouvé, réussi, dans la hauteur de l'esprit. Seul le Français sait que tous les fonds furent déjà explorés et il se concentre sur l'invention des formes.

K.Kraus : *Der Franzose hat sich von seiner Oberfläche noch immer nicht so weit entfernt, wie der Deutsche von seiner Tiefe - Le Français ne s'est pas encore éloigné de sa superficialité autant que l'Allemand de sa profondeur.* Les deux comprennent, que ce qui pèse et guide, se trouve en régions plates. Seul le Russe, rêveur ou fainéant, ne laisse pas de le chercher en hauteur, où l'on suffoque et se perd.

L'Anglo-Saxon réduit la philosophie à une grammaire, le Français - à une logique, l'Allemand - à une structure, le Russe - à une poétique.

L'Allemand apprend la force du pensé, le Français - l'élégance du penser, le Russe - la caresse de la pensée.

La manie du *comment*, chez les Français, fait qu'il y ait tant de brillants traités sur des balivernes ; l'obsession par le *quoi*, chez les Allemands, fait qu'on aboutisse, avec eux, dans de grandes profondeurs, pour y vivre une imposante lourdeur. Le Russe, lui, ne quitte pas des yeux - le *qui* ; le *comment* et le *quoi* y sont sacrifiés à l'autel du *moi* ou du *nous*, impénétrables, et prenant la forme de confessions, d'utopies, de délires, de déchéances.

De mes trois patries adoptives - *unheimliche Heimaten* (Freud) - il ne me reste que trois exils sans issue, trois nostalgies sans partage : poésie allemande, âme russe, esprit français. *Mal du pays sans pays* - Nietzsche - *Heimweh ohne Heim*. Il m'arrive de regretter de ne pas être Juif, comme Celan ou G.Steiner, pour me recroqueviller dans une neutralité distante.

La France face à la Russie

Chez les Grecs et les Russes, le beau et le bon se fusionnent aussi étroitement que, chez les Romains et les Français - le beau et le vrai (le compromis entre les deux serait une philocalie, l'union des trois). Le mot de [Dostoïevsky](#) : *Le monde sera sauvé par la beauté* - *Красотой спасётся мир* - mènera les premiers vers la bonté et les seconds - vers la vérité : *Ce qui s'y présenta comme une beauté s'avérera vite une vérité* - Schiller - *Was wir als Schönheit hier empfunden wird bald als Wahrheit uns entgegengehn*. C'est d'autant plus frappant que la seule beauté, d'après [Dostoïevsky](#), c'est le Christ, celui même qui disait être la Vérité !

L'âme est pleine de flèches et de vecteurs, pour mes goûts, mes élans, mes préjugés ; mais le cœur n'a que quelques points indéfinis, témoins d'un Bien immatériel, intraduisible ; à la hauteur d'âme et à la profondeur de cœur, l'esprit apporte des horizons des idées et des actes. *La conscience est la ligne droite, la vie est le tourbillon* - Hugo. Dans la conscience, le Français voit l'esprit, l'Allemand – le cœur, le Russe – l'âme. Tous les tourbillons, aujourd'hui, se calmèrent dans une platitude.

Le goujat-esclave, le bureaucrate moscove, me poursuivit de sa hargne, à cause de mon regard absent, ce qui n'empêchait pas mon

verbe secret de respirer. Le goujat-maître, l'éditeur parisien, accueille mon verbe libre avec une indifférence, qui brouille de rage mon regard, dont personne n'a cure. Garde l'honneur de la braise, plus durable que l'honneur de la cimaise.

Mes états d'âme : en Scythie, l'apathie devant la fétide résignation d'esclaves ; en France, l'indifférence devant l'insipide révolte de maîtres. Je cultive la résignation du haut maître sachant, que toute révolte nourrit en lui - un esclave profond.

Les clivages culturels opposent les hommes avec beaucoup plus de virulence que les différences matérielles. Les écarts verticaux de culture exacerbèrent les révolutions française et russe ; l'horizontale culture de masse américaine désarme la lutte de classes et le sentiment de race, pour réduire la vie à la négociation de places.

Les apports des deux révolutions. La française : en liberté - presque rien, en égalité - un microscopique progrès de l'égalité des *chances*, en fraternité - l'ivresse de quelques années. La russe : en liberté - l'étouffement définitif d'une liberté naissante, en égalité - un saut énorme vers l'égalité dans la misère, en fraternité - l'ivresse de quelques mois. Toutes les deux - nées de très beaux rêves : de ceux des encyclopédistes et de ceux du marxisme et de l'Âge d'Argent. Les peuples décidèrent de se débarrasser des rêves.

Je ne suis guère inquiet pour l'avenir paisible et moutonnier du monde, à cause de ce signe qui ne trompe pas : l'ironie disparût de la

scène publique. Rappelez-vous que l'ironie ludique précéda immédiatement la révolution française, et l'ironie poétique – la révolution russe.

Étranger au pays de la servilité et du mensonge, étranger au pays de la liberté et de la vérité ; rêver d'une fraternité d'émotion, réfléchir sur une fraternité d'esprit, et ne pas trouver de frères. Personne n'a un regard semblable au mien – sur l'intelligence, sur le langage, sur la consolation, sur le goût, sur le Bien, sur la tragédie, sur l'extase. Vivre parmi seuls dissemblables – quelle mélancolie, quelle solitude planétaire. Ne pas glisser vers le dégoût et le mépris, telle est ma tâche quotidienne. Pour le moment – réussie, car je porte tellement d'admiration pour l'invisible, mon seul aliment spirituel.

La forme que prend le débat des idées : en Russie - le sermon sur la Montagne ; en Allemagne - l'ascension d'un cénobite ; chez les Anglo-Saxons - le pragmatisme démocratique ; en France - la guerre civile.

La Russie est trop pleine d'une vie sans forme ; je me réjouis chaque fois qu'elle se tourne vers les autres pour se manifester. La France brille par un vide vital, que ne façonnent que les délicats ; je me récrie plus que le Français *souchien* contre ses emprunts au communisme russe, à l'ordre allemand ou à la puissance américaine.

Mon sens de l'universalité : je suis sur ma planète, quand je suis avec un poète de Moscou, avec un étudiant de Marbourg, avec un

félibre de Provence, avec un pope d'Athos, avec un *lazzarone* de Naples, avec une *guapa* d'Estrémadure. Plus je monte vers Bruxelles, Hong Kong ou New York, plus je me sens extraterrestre.

La place de l'opposition politique, aux moments les plus dramatiques de l'histoire d'un pays : en Russie – le souterrain, en Allemagne – le camp de concentration, en France – les nues des vœux pieux parlementaires.

Type de rebelle, dans un style type, vu par un intellectuel type (Sollers) : *Il aime Louis XV, exècre Napoléon. Il ne veut connaître que l'Allemagne maritime. Rien de plus loin de lui que la Russie. En revanche, New York lui plaît, la Chine l'intrigue. La Californie lui envie son arrière-pays. Il est sec, secret, lucide. Farouchement individualiste, il déserte volontiers les collectivités. Bref, ce sera toujours un frondeur.* Que les tyrans tremblent devant cet émeutier ! - vous avez compris, il s'agit des marchands de vin de la ville de Bordeaux. La ligne du goût coïncidant avec celle de la réussite commerciale.

Un jour, la musique des ruelles moscovites et des places parisiennes se tut ; presque au même moment, le silence de Delphes ou Herculaneum se mit à réveiller en moi une musique intérieure ; la musique durable, c'est un temps incompréhensible et non pas un espace maîtrisé.

Dans la forêt sibérienne, au métro moscovite, sur les boulevards parisiens, sur les routes européennes ou américaines - je me sens le

même, je porte le même regard, et mes yeux n'en sont que des témoins passifs.

Le nécessaire, mystérieux au départ, est voué à la platitude du commun. *Les Russes ont le droit de regarder la France de haut, car ils respirent dans le possible* - Cioran – ce possible étant mystérieux pour longtemps.

Dostoïevsky : *Франция есть страна первого шага и первого почина идеѣ* - *La France est le pays du premier pas et du premier début des idées*. Du temps de Néron, déjà, on le savait : *Le Gaulois, créateur des commencements* - Suétone - *Initium facientibus Gallis*. La France sait donner au premier pas la certitude du parcours et la profondeur des fins. La Russie attrape les idées des autres, cherche à les placer à une hauteur utopique, sans savoir ni construire le deuxième ni mesurer le dernier pas. *La Russie est un pays, où tout se commence et rien ne s'achève* - Mérejkovsky - *Россия – страна, где всё начинают и ничего не оканчивают*.

L'Asie s'engouffrait par la fenêtre de mon isba natale ; l'Europe s'invitait sur les pages de mes livres ; depuis que je ne suis plus en Russie, deux continents s'ajoutèrent à mes cartes : en Allemagne je découvris l'Amérique et en France – l'Afrique.

Pouchkine, par ses caresses, me fait sentir Russe ; Rilke, par ses noblesses, me place chez les Allemands ; Valéry, par ses finesses, me fait reconnaître Français. Et, soudain, je me rends compte, qu'ils sont,

tous, - poètes ! Étranger à tous les clans, je ne suis fidèle à mon soi, solitaire et vrai, qu'au milieu – virtuel ou réel - des poètes !

Le Français s'amuse avec sa théorie des passions ; l'Allemand ennuie avec sa passion des théories ; le Russe nous laisse perplexes avec ses passions où ne perce aucune théorie, et ses théories qui s'expriment en langage des passions, sans expliquer celles-ci.

Étant trempé dans trois cultures, je peux vivre trois sortes de sacré, en-deça de ces trois frontières. Le sacré russe – ses contes de fées, l'infini de ses espaces, sa musique mélancolique, l'humanité de sa littérature. Le sacré allemand – le romantisme de ses Lorelei, la noblesse de sa poésie et de sa musique, l'audace de ses mystiques. Le sacré français – la douceur de ses chansons et de ses paysages, l'élégance de ses châteaux, le bon goût de ses paysans ou de ses filles. Dans ces exercices d'admiration, il n'y a pas de place aux batailles, aux ingénieurs, aux princes de ce monde.

Je me relis et je n'y trouve aucune trace des lieux, où je bouquinais ou bossais ; ni Moscou ni Paris, mais la Méditerranée, elle y est omniprésente, elle qui illuminait les autres, elle qui m'enténébra. Je me fiche de ma cervelle comme de mes muscles ; je veux coucher mon âme en compagnie de mes caresses.

Le concept central, dans notre machine extra-langagière, est l'identité (l'Un, la durée, avec ses débordements phénoménologiques : se manifester, communiquer, ou épistémologiques : savoir, penser, ou

ontologiques : être, exister). Aucune langue ne le couvre - on ne peut philosopher que grâce aux lacunes du verbe être. Curieusement, le français, avec *même* - tandis qu'on a *same* et *self*, *derselbe* et *selbst*, *мон же* et *сам* - ne distingue pas l'identité des objets aux références différentes (mêmeté) de l'identité avec l'acteur d'un scénario (ipséité).

Mon français écorché fera sourire plus d'un lecteur indifférent, ce qui m'arrange : l'un des buts de ce livre étant de me rire de mes propres écorchures.

J'écris en français, car [Valéry](#) comprendrait mieux mes intentions, tonales, intellectuelles et musicales, que Pasternak ou [Rilke](#).

Mes mots portent les stigmates de leur première croix, plantée en Russie, au temps de ma jeunesse. J'ai beau traiter les écorchures françaises, les organes déficients ajoutent à la bile - de l'encre trouble. Il paraît que le mot est français, s'il est clair ; or, le mot n'acquiert sa russitude que s'il renonce à ses attaches visibles.

Sans m'être enraciné dans le français, j'en réclamai des fleurs ; ce que se permit ma compatriote, comtesse de Ségur, m'était interdit. L'arbre français me répondit par le silence de ses ramages ; je dus lui inventer un souffle, pour que mes feuilles bruissent. *Dans une langue d'emprunt, les mots existent non en vous mais hors de vous* - [Cioran](#). Sans entendre la musique à ses nœuds, accords des mots justes, je dus confier mon visage aux couleurs de ses mots troubles, juchés près de la cime ; mais je n'envie pas ceux qui, à l'inverse, peuvent dire : *Je ne*

suis que parole, il me faut un visage - Jabès. Je vise l'*octopus* profond, c'est l'*occiput* superficiel qui émerge. Je dois me résigner à n'être connu que par l'extérieur, puisque *l'intérieur de l'homme se révèle par la musique de sa parole* - Boehme - *das Innerliche arbeitet stets zur Offenbarung durch den Schall des Worts*.

Il n'y a que deux types de véritable négation : *non X* (où X est référence de valeur, d'objet ou de relation) et *il est faux que X* (où X est une proposition) ; ce qui se traduit par : *être différent de X* et *il est impossible de prouver que X*. Le français est plein de fausses négations (qu'on appelle syntaxiques - restrictives ou qualificatives) : *ne ... que, ne ... point, ne ... guère, ne pas + inf., nullement, aucunement*. Et lorsque le temps s'en mêle, ça donne des curiosités comme : *Les Russes ne seront jamais vraiment policés, parce qu'ils l'ont été trop tôt* - Rousseau.

Rapprochements inacceptables : les *sens* et le *sens*, *Sinn* et *Sinne*. En anglais et en russe, ces mots ne se touchent pas, s'excluent.

Sans rien partager avec une personne, on peut éprouver pour elle de la *pitié*. Mais le *Mitleid* (ou le *сострадание*) suppose une participation empathique, d'où sa mauvaise réputation auprès du Teuton hautain et sa gloire aux yeux humbles du moujik.

L'homme vaut par ce qu'il veut, et le créateur - par ce qu'il peut. Plus une langue est libre, plus séduisant et l'usage de cette liberté, pour s'épancher, au détriment de la création pure. D'où le mérite du poète français, surmontant d'horribles contraintes langagières,

n'existant pas pour ses confrères latin ou russe. Et c'est pourquoi, chez ces derniers, on découvre si souvent l'homme, tandis que chez le premier on n'a affaire qu'au poète.

Les ombres, dans un bel écrit, sont l'essentiel : la tonalité, la mélodie, la force. Mais la lumière de l'harmonie et de l'orchestration doit y percer. C'est tout ce que je demande à mes gammes françaises. *Si je veux faire parler mon âme, aucun vocable français ne s'y présente ; mais si je cherche à briller, alors c'est autre chose* - Tolstoï - *Когда хочешь говорить по душе, ни одного французского слова в голову нейдет, а ежели хочешь блеснуть, тогда другое дело.*

Ovide : *Siqua videbuntur casu non dicta latine, in que scribebat, barbara terra fuit* - Si, d'aventure, mon latin paraît douteux, c'est que la contrée où j'écris est barbare. La contrée, où j'écris, est civilisée, et mon français douteux porte les mêmes aspérités. Relégué auprès des Scythes, rejeté par les Scythes, dans des masures ou au milieu des ruines, nos mots brisés s'assemblent sans brisure.

Leopardi : *Non val cosa nessuna i moti tuoi, nè di sospiri è degna la terra* - Nulle chose ne mérite ton élan ni de tes soupirs n'est digne la terre. Et tu confies tes soupirs à l'immobile hauteur, hauteur qui est ce séjour, d'où rien ne tombe à terre – on y reconnaît le plus germanique des poètes italiens. Une fois constatée l'indignité terrestre, les refuges possibles sont : la vie (le corps et le Bien), l'art (l'âme et le Beau), le savoir (l'esprit et le Vrai). Les Italiens et les Russes en appellent à la vie (les premiers acceptant tout, du vulgaire au sublime, et les seconds

refusant tout, sauf de vagues projections dans l'avenir), les Allemands veulent ne respirer que la pureté des hauteurs poétiques, et les Français emménagent dans des châteaux raffinés ou dans d'élégants salons littéraires. Seuls les Français appliquèrent l'équation **nietzschéenne** : la vie et l'art, c'est la même chose !

Avant d'adopter, en français, le ton funèbre et le style salonnard, **Cioran** produisit un beau chant du cygne à sa langue maternelle, dans son plus rigoureux et le plus beau livre – *de la France* ! Passé complètement inaperçu, il dépasse pourtant Germaine de Staël (*de l'Allemagne*) en profondeur et Astolphe de Custine (*la Russie en 1839*) en culture.

Nabokov : *Моя голова говорит — английский, моё сердце — русский, моё ухо предпочитает французский - La plus belle des langues ? Mon esprit répond - l'anglais, mon cœur - le russe, mon oreille - le français. C'est selon que vous visiez un tir, un soupir ou un sourire.*

Ce rude pays m'ouvrit ses bagnes et ses forêts, ses poètes et ses mouchards, ses grognements et sa musique, sa mathématique et ses casernes. Même sans sa langue, qui est aussi la mienne, je serais resté son fils, sans savoir exactement qui est mon père spirituel. La France, plus attentive, ironique et souple, m'adopta. L'appel du large, que me légua la Russie, se transforma en besoin de hauteur. Ayant appris le vertige de la hauteur, l'humilité de résignation devint une honte agissante. Le goût de vastes panoramas s'effaça au profit des climats exquis et rares. La déraison poursuit l'histoire russe et fournit aux

plumes, sortant des sillages rationnels, des instigations au rêve ou à l'invention.

Pour *voir* du Chaos, il faut de bonnes oreilles ; pour le faire *parler* - de bons yeux. Quand on invertit, benoîtement, les rôles, on n'obtient que du désordre. Les moments à guetter : l'ordre s'avérant harmonie (l'esprit français reflété par [Valéry](#)), le désordre se sublimant en chaos (l'âme russe, vue par [Dostoïevsky](#)).

Le Russe, dans son isolement des catacombes, prêche la rencontre des foules fraternelles ; le Français exhibe sa solitude polaire, quelques heures après un dîner en ville, en compagnie de son éditeur.

En énumérant les symptômes du pessimisme, [Nietzsche](#) mettait, jadis, avant [Dostoïevsky](#) et [Tolstoï](#), les *dîners chez Magny*. Les *dîners en ville* (comme jadis les *dîners chez Agathon*) continuent à avoir, en France, une place d'honneur, même à l'époque d'un optimisme général.

Une jolie illustration de la différence entre la gloriole française et l'humilité russe : les nombres *premiers* s'appellent, en russe, - nombres *simples* (простые числа).

Un héritier de [Pouchkine](#) ou [Tolstoï](#) se sent, aujourd'hui, étranger à Moscou, comme celui de Gilgamesh à Babylone, celui de Ptolémée à Alexandrie, celui de Jésus à Jérusalem, celui de Sénèque à Rome, celui

de Constantin à Istanbul. De nos jours, les *voix* des grands ne peuvent *résonner* naturellement qu'à Paris, avant qu'il n'en reste qu'une *mémoire*, gravée quelque part à New York ou Salt Lake City.

Cet éditeur parisien, dans sa rebuffade, condescend à me faire voir ma place : *nous ne publions que les meilleurs*. En URSS, ils se seraient contentés de me rediriger vers un *hôpital* psychiatrique correctionnel, ce qui ferait reverdir davantage ma *plume*. En France, quand je vois le crétinisme de mes *supérieurs du créneau*, la rage d'un amour-propre en feu m'asphyxie et la *plume* me tombe des mains.

Sur l'exemple de Soljénitsyne on voit ce que représentent les trois quarts de siècle de culture, que les Russes n'ont pas partagés avec l'Europe. En revanche, dans le sens inverse, cette séparation explique, que le Français voit dans l'affaire Dreyfus un phénomène plus monumental que l'archipel du Goulag et tient l'héritage de Mallarmé pour plus évolué que celui de [Tolstoï](#).

L'ennui semble être un point commun entre les révolutions française et russe. 14 Juil.1789 - Rien. - les plumes et les caméras enthousiastes inventeront ce que ne virent les yeux ni perçut l'esprit. Nov.1917 : *parmi cette horreur sans nom, au fond de cette absurdité - l'ennui. Tout va au diable et - il n'y a pas de vie. Il n'y a pas de ce qui insuffle la vie : d'un élément de lutte* - Hippius - Нояб.1917. *Среди этих омерзительных ужасов, на дне этого бессмыслия - скука. Всё летит к чёрту и - нет жизни. Нет того, что делает жизнь : элемента борьбы.* Les descendants introduiront les lutteurs, les arènes et les récompenses.

L'absence du sentiment du droit, chez les Russes, est un vide du même ordre que *l'un des inconvénients du caractère français, l'absence du sentiment du devoir* (Delacroix). Et c'est dans leurs vides respectifs qu'ils font évoluer leurs génies, remplis du sentiment contraire. Comparez avec ceux, d'outre-Atlantique, qui ont les deux et où dorment, à la fois, et la conscience et l'élan.

Ni [Dostoïevsky](#) ni [Tolstoï](#) ne trouvèrent en France d'adeptes de talent (on ne peut pas prendre au sérieux des G.Bernanos ou A.France) ; c'est d'autant plus étrange que [Nietzsche](#) ou Wittgenstein en sont des héritiers enthousiastes et pénétrants.

Le Russe est si pressé de hurler son pouls du bon, qu'il oublie de s'assurer le concours du rythme du beau ; le Français est si obnubilé par la voix du beau, qu'il oublie d'y insérer des silences du bon.

Trois fauteuils voisins de l'Académie Française furent occupés, au siècle dernier, par trois énergumènes d'origine russe, qui discutaient en russe des entrées du Dictionnaire de l'Académie.

Les apprentis-philosophes français, viscéralement anti-russes, cherchent dans les récentes expéditions russes au Caucase les seuls parallèles avec ce que Pol-Pot infligeait à Pnom-Penh ou Hitler - à Varsovie. Elle est si nette et si sans appel, leur frontière entre justes et injustes. Je ne sais pas, où ils mettent les oubliés de Léninegrad et Stalingrad, martyrisés par des barbares *injustes*, mais j'aurais pitié des

enfants de Dresde, Berlin ou Hiroshima, crevant de la main des barbares *justes*.

Pour un Russe, écrire en français, c'est être sur la Bérézina et ne pas savoir si l'on vit une débâcle ou une délivrance.

Je me sens minable, pour ne pas dire ridicule, avec ma langue et ma morgue, que n'apprécierait peut-être qu'un duc de La Rochefoucauld, - je lis le récit d'un Parisien de bonne souche (S.Tesson), reclus, en plein hiver, dans une cabane de la taïga sibérienne, et où je retrouve tout le décor sauvage de mon enfance. Un chiasme vertigineux ! Jusqu'à ses calembours (qu'il fait passer pour aphorismes), qui sont si désespérément plats... Il me reste à *découvrir une autre Sibérie, pour y expédier l'initiateur de réévaluations de valeurs* - Nietzsche - *ein Sibirien zu erfinden, um den Urheber der Wert-Tentative dorthin zu senden.*

Le malheur russe est que, contrairement à Rome et Paris, après de sanglants affrontements entre plébéiens et patriciens, aucun Temple, aucune place, ne portent le nom de Concorde, et la Place la plus emblématique continue à s'appeler Rouge, symbole de beauté ou couleur de sang, comme cette église de Saint-Pétersbourg, qui ne fait que nous rappeler un Sang Versé, au lieu d'appeler à l'expier.

En venant en France, le Russe veut voir partout des d'Artagnan, ne voit que des consommateurs et se met à se lamenter sur la disparition d'un monde de rêves. Le Français se rend en Russie, pour

s'ébahir devant des fous de Dieu, de vodka, de caviar ou de musique tzigane, tombe sur des fonctionnaires véreux et finit par n'y voir que la poubelle du monde. Les lucides des deux camps comprennent que le charme recherché le doit à l'inexistence de l'objet qui les intrigue, ce qui redouble leur sympathie.

La réussite sociale : pour un Américain - partir les poches vides et arriver millionnaire ; pour un Français - troquer sa guinguette provinciale contre dîners en ville parisiens ; pour un Russe - de tourmenté devenir tourmenteur.

Le rire s'inscrit dans le paysage et le caractère français ; la moquerie constitue le climat et le tempérament russes. *Le Français est dans le rire, le Russe - dans la grimace ; le Français grimace lorsqu'il rit, le Russe rit lorsqu'il grimace* - V.Joukovsky - *Француз - весел, русский - насмешлив ; француз осмеивает, потому что он смеётся, русский смеётся, потому что осмеивает.* Le premier sait qu'il vaut mieux en rire ; le second se demande, s'il ne vaudrait pas mieux en pleurer.

Les ogres au pouvoir, ce n'est pas une exclusivité française. *Le souverain russe est civilisé, son peuple ne l'est pas. En France, c'est l'inverse* - Talleyrand. La Russie en eut, elle aussi, mais ni ses huttes ni ses palais ni ses camps ne furent tempérés par un Code Civil, le bon plaisir des uns et des autres réglant le fouettage, la fraternisation ou le régicide. *En Russie, la sévérité des lois est tempérée par leur non-respect* - Wiazemsky - *В России суровость законов умеряется их неисполнением.*

Un *aristocrate* français, éconduit par sa compagne, ex-princesse russe, se perd dans d'obscures raisons, que la volage évoque. Y flairant des mystères de l'âme russe, il me demande de l'éclairer la-dessus ; je lui suggère un terrain neutre, on monte une expédition dans des caves californiennes ; au bout de 48 heures, il comprend, que ce n'est pas l'esprit d'aventurier du Far West, qui lui manquait, mais l'ivresse d'âme orientale.

Les *touristo-trotskyistes*, convertis en journalistes, rejoignirent la-dessus d'autres germanopratsins ; c'est à la télévision qu'ils puisent toutes leurs connaissances de la Russie et non plus dans [Tolstoï](#) ou [Dostoïevsky](#). Tout Français, légèrement au courant du souffle de ceux-ci, a de la compassion, et par-là de la compréhension, pour leur malheureuse patrie. Mais comment écouter aujourd'hui ce pays, sans porte-parole, sans voix organique et se permettant le luxe criminel de dédaigner la voix d'un Soljénitsyne ? Tant de haine biologique anime les nouveaux intellectuels français de gauche.

Des métèques-clochards, comme Celan ou [Cioran](#), sont de rares *promoteurs* des poètes et philosophes russes ; le *marketing* triomphal de leurs homologues américains est assuré par des hordes de professeurs des Business Schools.

On mène une vie de réfugié, quand la langue des réponses n'est pas la même que celle des questions. Ma vie est une suite de deux exils : en Russie, où il fut impossible de me cacher, et en France, où il

est impossible de me faire voir. Trop d'interrogateurs débiles ou trop d'interrogations subtiles. Aucune envie de réponses ou des réponses, toutes trop banales.

Ces Yankoïdes, exilées à Passy ou Montparnasse, pratiquant leur *aristocratie* parmi marchands de tableaux, cultivant le *Bel Esprit* dans des restaurants, s'épanouissant aux courses à Enghien et en escapades sur la Riviera, elles me font penser à deux grandes exilées russes, A.Akhmatova et [Tsvétaeva](#), ne se liant, en France, qu'avec d'autres exilés, A.Modigliani ou [Rilke](#). Mais le badaud s'extasie sur toutes ces G.Stein, N.Barney, A.Nin, repues et insignifiantes. Et leurs homologues masculins, E.Pound, Fitzgerald, Hemingway, furent, eux aussi, de répugnants bourgeois, entreprenants et snobs.

L'intérêt des chemins, pour le Russe, n'est pas le déplacement des pieds, mais le placement du regard – vers ses horizons ou sur son étoile. Cette singularité russe fut remarquée par de grands voyageurs : *En Russie, il n'y a pas de routes, il n'y a que des directions* - Napoléon. Il n'est pas étonnant que la roue de l'Histoire s'y embourbe, et que l'on soit obligé de la réinventer à chaque nouvelle époque russe.

L'écriture de [Nietzsche](#) fait penser à l'esprit français et au ton russe. Le style de [Montaigne](#), Pascal ou Voltaire, le sujet y dominant le projet, et l'élégance de forme se moquant de la rigueur de fond. La véhémence et le conservatisme de [Dostoïevsky](#), la pureté et la honte y étant inextricablement mêlées sur le même axe vertical. L'homme, ce soi connu, le soi du centre, le soi haïssable, il doit être surmonté par le

surhomme, ce soi inconnu, le soi des commencements, le soi admirable.

Face aux Russes, je me comporte en mollasson démocrate, sage et prude ; avec les Français, je frôle le liberticide, fanatique et violent. Hypocrisie ? Ambivalence ? Protéiforme, sans fond véritable ? Et je ne sais même pas, où je suis plus près de ma vérité.

Que peut-on attendre de l'injection, au beau milieu de Paris, d'un enfer russe (*ad - ad* - en russe) ? - Par-ad-is : *Ajoutez deux lettres à Paris : c'est le paradis* - J.Renard. Paris, une fête, qui ne me quitte plus (*a moveable feast* - Hemingway - un abject récit, qui avait charmé mon adolescence).

Une chose bien dite vaut bien une chose bien faite, tel est le bon credo du Français. C'est en cela que la France est supérieure aux autres, qui n'ont envie de dire qu'après qu'une chose fut faite. L'artiste précède les choses, le chroniqueur les suit. *Dictum factum*. Toutefois, d'après I.Pavlov : *Les réflexes du Russe s'accordent non pas avec l'action, mais avec les mots* - *Условные рефлексы русского человека координированы не с действиями, а со словами* - une concurrence existerait à l'Est.

L'égalité des corps et la fraternité des âmes furent un rêve des aristocrates. Mais c'est la liberté des esprits roturiers qui l'enterra. L'injustice, que Tocqueville fait aux Français : *Les Français veulent l'égalité dans la liberté et, s'ils ne peuvent l'obtenir, ils la veulent encore*

*dans l'esclavage - s'applique pourtant aux Russes d'antan. En plus, ils voulaient la liberté dans l'égalité et, s'ils ne pouvaient l'obtenir, ils n'en voulaient plus dans l'inégalité. L'égalité est le devoir de la liberté (et non pas, comme dit Berdiaev : *La liberté est le droit à l'inégalité - Свобода есть право на неравенство*).*

Un bref calcul m'apprend, que, par train, je fis dix fois le tour de la Terre : une moitié – par le Transsibérien, et une autre – par le TGV. Encore un axe, sur lequel je dépose mes valeurs intransportables, de l'immensité horizontale de l'espace à la promiscuité verticale du temps.

La hauteur de mon regard sur la vie est déterminée par l'attention que je porte soit aux origines et commencements, soit aux buts et finalités. L'inspiration passive ou l'aspiration active. Le Russe penche pour la première de ces attitudes : *Napoléon s'adressait au Destin, Alexandre [Alexandre Ier] – à la Providence - Chateaubriand.*

Reims ou Dresde subissent le sort des vaincus, mais Moscou sort de son incendie, triomphale : *Jamais, en dépit de la poésie, toutes les fictions de l'incendie de Troie n'égaleront celui de Moscou - Napoléon.*

La chanson et le chant me rendent la Russie et la France si proches. Mais si en Russie tout commence par une chanson, en France, par elle, tout finit. Le chant russe me rappelle la pesanteur profonde de l'existence, et le chant français m'ouvre à la haute grâce du rêve. L'âme et l'esprit se croisent dans la voix chantante.

Que trouvaient, jadis, à la bonne hauteur, le Français et le Russe ?
- le lit et la table, l'herbe et le ciel. C'est l'appétit des organes vitaux qui le dictait. Aujourd'hui, c'est le besoin créé par les autres, dans des organes éteints, qui le détermine, à chaque allumage de téléviseur.

Tant d'envolées, enjôleuses ou savantes, sentimentales ou sermonnaires, à l'eau de rose ou au vitriol, autour de l'esprit français ou de l'âme russe, tandis que leurs architectes principaux sont le banquier parisien et le gendarme moscovite, à l'origine des salons et des bagnes.

Le Russe veut tout évaluer à l'aune de l'âme, le Français ramène la valeur de l'homme à l'esprit. Mais je ne comprendrai jamais, pourquoi le Russe admire l'escroc, le voyou, le parvenu, si peu respectueux de l'âme, ni pourquoi le Français porte aux nues [Proust](#), Céline ou Houellebecq, si manifestement dépourvus de tout esprit.

Les défauts psychologiques, dans les littératures nationales, semblent être directement liés à la phonétique des langues : le russe déclame – et l'on entend, même chez les meilleurs, tant de hurlements ou gémissements ; le français coule – et l'on y touche si souvent au huileux et sirupeux.

La Révolution française annihilait les privilèges, la Révolution russe annihilait les privilégiés ; la Révolution française prônait la Raison et la Loi, la Révolution russe prônait les passions et l'arbitraire ;

la Révolution française portait la guerre hors de ses frontières, la Révolution russe déclenchait la guerre civile ; la Révolution française ridiculisait la superstition magique, la Révolution russe lui substituait une superstition idéologique ; la Révolution française compromettait le pouvoir des tyrans, la Révolution russe produisait les pires des tyrans.

La robotisation des sourires à l'américaine et de la courtoisie à la française n'atteignit pas encore les Russes, ce qui leur permet de rester renfrognés et malpolis, comme dans un troupeau ou dans une meute.

La terre a son folklore, comme le ciel a son art ; le quotidien, lui aussi, a ses grâces et ses pesanteurs, que le folklore sublime ; et que l'âme doit être bien large, pour apprécier et le *auprès de ma blonde* et les chants de cochers russes, et n'y entendre que de la sublimation !

Que serait le grand Américain, sans hôtels, aéroports, garden-parties et drogues ? Que serait le Français moyen, sans fait divers, amendements législatifs, restaurants et invectives ? Que serait le moujik, sans rudesse, ivresse, paresse, vitesse ?

Mon ex-compatriote, Kojève, contribua à statufier ce misérable [Hegel](#) dans les têtes pensantes françaises. J'ai tout fait pour l'en expulser.

Les meilleures plumes russes et françaises visent les horizons de la pitié, mais les premières attrapent le vertige, en ne quittant pas des

yeux le firmament de la honte, tandis que les seconds préservent l'équilibre, grâce à la profondeur de l'ironie.

Dans *dé-fin-ition*, on touche déjà à la *fin* ; dans *o-предел-ение*, on se contente de la *limite*. Ce qui expliquerait, que le Russe tient à l'élan vers des limites inaccessibles plus qu'à la possession d'une fin palpable.

On a raison de dater la naissance de l'intellectuel français à partir de l'affaire Dreyfus (ou même de celle de Calas) ; depuis, il garde intact le foyer principal de ses soucis – le fait divers. L'intellectuel russe est né avec le sens aigu de la souffrance, abstraite ou charnelle, sentimentale ou sociale, fiduciaire ou dogmatique ; ce souci ayant disparu, on peut annoncer, aujourd'hui, l'extinction de l'intellectuel en Russie.

Le Russe ne se soucie guère des grandes libertés civiques, il vit, gravement, des illusions sur des petites libertés sentimentales ; le Français a trop de soucis autour des petites libertés citoyennes, et il est espiègle et lucide dans les grandes libertés frivoles, mondaines ou grivoises.

Mes écrits et la France : l'indifférence moutonnaire du monde éditorial. L'indifférence totale, ce qui est, toutefois, plus facile à porter que le ricanement sélectif, mais plus difficile à accepter que l'indifférence robotique des Russes américanisés. *Ici, je suis de trop ; là-bas, je suis impossible. Ici, on ne me publie pas ; là-bas, on ne me*

laisserait pas écrire - Tsvétaeva - Здесь я не нужна, там — невозможна. Здесь меня не печатают, там - не дадут писать.

Deux étranges trajectoires : un chef révolutionnaire, I.Sverdlov, ordonnerait l'exécution de la famille impériale et des membres de leur suite, dont le docteur Botkine ; le frère du premier, Z.Pechkoff, devient ambassadeur du général de Gaulle, général de corps d'armée, grand-croix de la Légion d'Honneur ; un petit-fils du second, K.Melnik, dirigera les services de renseignement français, pour déjouer les manigances du KGB.

Une adaptation abusive du jargon de la Révolution russe à celui de la Révolution française : ce vers de Mandelstam : *Apologie absurde du quatrième état [le prolétariat]* - *Присягу чудную четвёртому сословию* - est traduit, en France, par – superbe promesse faite au troisième état. L'horreur devant des barbares démagogues et sanguinaires, transformée en idyllique amendement d'un futur code civil.

Quelques mois de séjour, en Amérique ou en Russie, suffirent à A.Tocqueville et au marquis de Custine, pour avoir des révélations, intuitives et irréfutables, sur la nature vicieuse d'une démocratie ou d'une tyrannie, pratiquées par des robots ou des esclaves.

L'*homo sovieticus* fut la seule race que je croisais en URSS, à tous les niveaux des échelles sociales ; elle hérita du moujik pré-révolutionnaire la grossièreté et la paresse, le nouveau régime y ayant ajouté la trouille, la servilité et la filouterie. Quelle fut ma tristesse, en

France, d'y assister, à la fin du siècle dernier, à l'extinction d'une civilisation russe en exil, celle des nobles – des Obolensky, Chakhovskoy, Vsévolojsky, Leuchtenberg – que je connus en Provence et qui tenaient à la langue maternelle, à la foi orthodoxe, à la pompe (les bals, les fêtes pour les enfants), à l'Histoire d'un pays, englouti, sans laisser la moindre trace, par le carnage bolchevique. Mais pour les héritiers de l'*homo sovieticus* : *Aucun système totalitaire ne pourrait jamais changer quoi que ce soit dans notre pays* - A.Kontchalovsky - *Никакая тоталитарная система не сможет поменять что-то в нашей стране* - puisque leur mémoire ne va pas plus loin que deux générations.

L'art aristocratique français est le plus délicat du monde ; l'art bourgeois – le plus vulgaire. En Russie, l'art aristocratique est rare – [Pouchkine](#), Tourgueniev, Nabokov – et il est ironique ou romantique ; et l'art bourgeois y est destiné aux boutiquiers ou aux moujiks. Les intellectuels français se mêlent de politique, pour en dénoncer des failles législatives ; l'intelligentsia russe s'y intéresse également, mais pour plaindre la misère des humbles ou pour stigmatiser leur passivité.

La France, victorieuse de la Grande Guerre, transforme la gloire de survivre en joie de vivre ; la Russie, victorieuse de la Seconde, passe du deuil de survivre à l'horreur de vivre.

En Russie, dans ce pays du bavardage servile, l'État mouchard chercha à me choraliser, mais je gardais ma solitude, taciturne et

secrète ; en France, dans ce pays de la conversation libre, on se moque des solitaires, monologiques et marginaux. J'y devins, respectivement, – misérable malheureux ou misérable heureux, mais dans les deux cas - misérable. Une tragédie omniprésente, une tragédie absente – impossible de faire comprendre aux autres ce qu'est une tragédie du rêve personnel et évanescent.

Gide : *Nous, Français, nous nous dessinons nous-mêmes selon un idéal balzacien. Les personnages de Dostoïevsky, sans aucun souci de demeurer conséquents avec eux-mêmes, cèdent à toutes les contradictions. À quoi voulons-nous rester fidèles ? - à la longueur d'onde d'une raison infaillible ou à la hauteur incertaine d'une âme ? Que pouvons-nous sacrifier ? - un chaud chaos ou un ordre froid ?*

Ortega y Gasset : *Rusia y España, dos razas, coinciden en padecer una evidente y perdurable escasez de individuos eminentes - La Russie et l'Espagne, deux races, qui souffrent d'un manque évident et permanent de personnalités éminentes. Car l'éminence n'est ni dans le pathos, ni dans l'ethnos, ni dans le cosmos, mais dans le style : de sceptre, d'épée ou de plume. Toutefois, dans ces deux pays se jouent de grandes passions ; le grand style, on le trouve chez Voltaire, Chateaubriand ou Hugo, mais : En France, les grandes passions sont aussi rares que les grands hommes - Stendhal – que l'auteur chercha à reconstituer, sans succès.*

A.Malraux : *Le communisme russe est russe avant d'être communiste, c'est pourquoi les Français doivent s'en défier. Le siècle*

suivant ne sera ni celui des nations ni celui des internationalismes, il sera le triomphe de la seule Internationale qui réussisse, celle des marchands. D'ailleurs, la mort de Dieu (dont tu aurais prédit, au contraire, un retour anthume triomphant) facilite, déontologiquement, l'inexorable ascension morale du lucre ; qui encore se souvient, que *le marchand déplaiera toujours à Dieu - St-Jérôme - homo mercator nunquam potest Deo placere ?*

Sartre : *Tué par un baise-main, à mille verstes de Saint-Petersbourg, à cinquante-cinq ans de sa naissance, un voyageur prenait feu, sa gloire le consumait.* Sur ce cercle spatio-temporel, la gloire incandescente s'arrêta dans une gare en Sibérie et puis s'éteindra dans une rédaction parisienne. Une gloire consommée.

Le mot russe a la liberté du latin, l'élasticité de l'italien, l'imprévisibilité de l'allemand. Il rend bien les états d'âme, mais s'empêtre dans les abstractions. L'antithèse du français. Mon écrit est une tentative contre nature : un état d'âme, qui veut remplir le mot tout entier. L'ambition démesurée, mais la seule, qui justifie ma prise de plume.

Le personnage négatif pour l'Anglo-Saxon, c'est un névrosé, pour le Français - un sot, pour l'Allemand - un philistin, pour le Russe - un homme transparent.

Le même potentiel du délire est attribué à chaque nation. L'Allemagne le consacre à la poésie, la France - à la politique, les USA -

à la religion. Le délire russe ne contient que ... du délire, pseudo-poétique, pseudo-politique, pseudo-religieux. En tout cas, *les plus grands biens, qui nous échoient, sont ceux qui nous viennent par le moyen d'un délire* - Socrate.

Pour présenter un livre, le Français citera son éditeur, l'Allemand - le libraire, l'Américain - le type de couverture, le Suisse - le nombre prévu d'heures de lecture, le Russe - le genre de larme ou de rire qu'il chercherait à partager.

Les plus français des écrivains russes : [Pouchkine](#), Tiouttchev, M.Boulgakov. Les plus russes des français : Rousseau, Lamennais, A.France. Savoir sourire à tout, savoir s'apitoyer sur tous. À propos, le plus français des Allemands, ce serait, ma foi, [Nietzsche](#), qui a dû avoir sous les yeux Voltaire et Rousseau, pour exclure de son champ, par souci d'originalité, leurs thèmes centraux - l'ironie et la pitié.

L'Américain veut chercher le fond de la solution, l'Allemand - le fond du problème, le Russe - le fond du mystère. Le Français se contente - et il a raison - d'en trouver la plus belle forme. *Les Russes ignorent la joie de la forme* - Berdiaev - *Русские не знают радости формы*.

La pitoyable *stupéfaction* des hommes de gauche européens - le Pacte Ribbentrop-Molotov ; dans l'affrontement avec les nazis, le Français risquait, au plus, des délais de livraison du Beaujolais Nouveau plus espacés, et le Russe - d'être réduit en esclavage, à l'âge de pierre, sans aucun soin médical, aucune culture, de voir un désert à

la place de Saint-Pétersbourg et de Moscou ; tout ce qui retardait l'invasion devait être tenté, sachant, que les démocraties refusent toute coopération avec le Kremlin et qu'après Munich elles font tout, pour que les deux tyrans se saignent mutuellement ; l'idiotie et l'ingratitude de cette folie des Européens - proclamer le Pacte en tant que la cause première de la Guerre !

Pour être porté aux nues par sa nation, l'Américain doit gagner, l'Allemand - souffrir, le Français - briller, l'Italien - chanter, le Russe – tomber.

Ni en Allemagne ni en France il n'y eut un seul vrai [nietzschéen](#) ; ils sont nombreux en Russie, et sans la moindre imitation ni surprise : [Nietzsche](#) est le plus russe de tous les philosophes occidentaux ; les épigones académiques fouillent dans ses idées (qui sont bien pauvres), les épigones littéraires - dans ses métaphores (qui sont fort belles), tandis que les vrais [nietzschéens](#) se reconnaissent eux-mêmes - dans son ton (qui est, avant tout, noble).

Une fois seul, le Français reste sociable, l'Allemand tourne en bête, le Russe devient ermite, un saint, en compagnie des anges et des démons.

Connaître la chose ou toucher à son mystère ? *L'Allemand tourne autour de la chose, le Français capte un rayon, qui en émane, et continue son chemin – H.Kleist - Der Deutsche geht um das Ding herum, der Franzose fängt den Lichtstrahl auf, den es ihm zuwirft, und geht weiter.* Le

Russe, par un coup de pied, la voue aux ténèbres extérieures ou, par un coup de cœur, exige d'elle un rayonnement éternel.

Chez les Français, la souffrance tend trop vers les gouffres, et chez les Allemands – vers le ciel. Elle n'est réelle, c'est à dire bestiale, incurable, écrasante, que chez les Russes. Et puisque la liberté est au ciel de la fidélité ou dans l'hypogée du sacrifice, on peut comprendre pourquoi la souffrance ne s'y convertit pas en liberté.

En aucune autre langue on ne traduit si bien l'état d'âme qu'en russe. L'allemand est bien doté pour le maintien d'un souffle poétique, l'anglais - pour l'ironie distante, le français - pour l'harmonie délicate, claire et inexplicable.

Le cœur français ou allemand est étrangement agressif : il *bat* ou *frappe* (*klopfen*) ; le cœur russe *se bat* (*биться*) avec lui-même.

Comment bâtir une morale, en français, sans disposer du mot *Schuld* (*вина*) - la honte primordiale te retenant sur un banc des accusés, tantôt synonyme tantôt antonyme d'innocence ! *Faute* implique forcément un acte, ce qui est bête. Et *être-en-dette* fait trop penser à un créancier contingent.

L'arrogance américaine, comme, jadis, l'ambition française ou le nationalisme allemand, cherche à abattre la Russie, par des sanctions économiques ou en soudoyant des marionnettes environnantes. Je ne sais pas ce qu'on devrait leur conseiller : mieux étudier l'histoire de

Napoléon et d'Hitler ou bien la géographie : *On ne soumet point une nation dont le pôle est la dernière forteresse* - Chateaubriand. À l'autre pôle - la culture, celle de Pouchkine, Tchaïkovsky, Tolstoï.

On s'occupe toujours trop de sa famille : l'Italien de sa sœur, l'Allemand de ses descendants, l'Américain de ses ancêtres, le Russe s'interroge sur son vrai frère et le Français sur son vrai père.

Pour se livrer à la fainéantise, le Français a besoin d'un vide (*vacances*), l'Allemand - d'une permission (*Ur-laub*) ; pour le Russe - suivre son laissez-aller (*от-ныск*) naturel suffit.

La politesse est en France affaire des menuisiers (*polir*), en Allemagne – des courtisans (*Höflichkeit – Hof*), en Russie – des savants (*вежливость — ведать*). Ce qui explique les taux respectifs des polis, dans ces pays.

Destin n'évoque que l'arrivée (destination), *Schicksal* - que le départ (*schicken* - envoyer), *судьба* - que le parcours (banc des accusés dans un tribunal - *суд*). Piètre concept, la joie ampoulée des creux, des tenants affairés des sentiers battus qu'on proclame prédestinés. Le sage est le chemin même.

La présence du regard le doit davantage aux organes de reproduction et de réflexion qu'aux organes de vue. C'est pourquoi, *conception* du monde est plus voyante que *Weltansicht* (résultat), *Weltanschauung* (processus), *мировоззрение* (les deux).

Des curiosités de l'origine des mots : *désespoir* - épuiser l'espoir ; *Verzweiflung* - aller au bout du doute ; *отчаяние* - rejeter tout espoir. *Déception* - éloigner du sens, *Enttäuschung* - se débarrasser de l'illusion, *разочарование* - cesser d'être subjugué. La dernière triade est évocatrice : la logique, le rêve, la passion se chargent de la même chose.

Curiosité psycho-linguistique : l'exemple sert de modèle pour le Russe, de jeu pour le Français, de mesure pour l'Allemand ; mais le mot *exemple*, en français, remonte à *modèle*, en allemand (*Beispiel*) - à *jeu*, en russe (*пример*) - à *mesure*. Ce qui éclaire la nature de répulsion qu'ils trouvent dans : *Odieux sont les exemples* - proverbe latin - *Exempla sunt odiosa*.

Le succès peut être vu comme l'issue (*ré-ussite*) d'une poursuite (*Er-folg*) haletante (*y-cnex*).

L'idée de *salut* est élitiste en français (*sauver* - *sauf*) et en allemand (*retten* - *reißen* - *arracher*), grégaire en russe (*снаму* - *наму* - *paître*).

L'origine du mot *sens* (celui qu'on donne à une idée) : en français, on l'associe à sa source - à nos *sens* ; en russe (*смысл* - *co-idée*), on y voit un accompagnement de l'idée ; en allemand (*Bedeutung* - *fabrication d'interprétation*), on en fait le processus même d'accès ou de maîtrise.

Comment on voit ce qui est actuel : en français - assis (présence), en allemand - plié (Gegen-wart), en russe - debout (настоящее).

Qu'attend-on du jeu ? Le Français - une il-lusion, l'Allemand - un exemple (Bei-spiel), le Russe - une victoire (об-ыграть).

Aucun équivalent français, pour rendre *völkisch* ou *народность* ; *racial*, *populaire*, *national* - trois fausses pistes menant vers l'hormonal, le social ou le tribal au lieu de plonger dans le viscéral.

Erlebnis, ce qui a la vie pour source ; *переживание*, le contenu d'une traversée de la vie ; *le vécu*, ce qui en résulte, - comment peuvent-ils s'entendre en logique, si le psychique les sépare tant ?

L'humilité te fait renoncer au courage (De-mut), te promet la paix (с-мирение), te tourne vers l'*humus* (qui est aussi à l'origine de l'*homme*) - et finit par s'identifier avec la hauteur, où la paix est rare et le découragement fréquent.

L'impossible cohabitation de deux sens de *réfléchir*, en français. Quand j'entends *l'imagination réfléchit*, je ne suis pas sûr de devoir sortir des miroirs. L'avantage, c'est de ne pas indiquer nettement la direction, probablement - la profondeur. En allemand, on réfléchit en accumulant des couches en hauteur (*überlegen*) et en russe - en brassant des pensées en étendue (*размышлять*).

Ce bel appel à l'humilité dans *cause* remontant à *chuter*, tandis que l'allemand fait penser aux *choses* (*Ur-sache*) et le russe - à l'*action* (*при-чина*).

Le fait de penser est associé, phonétiquement, à la blessure (*penser* - *panser*), à la reconnaissance (*denken* - *danken* - *remercier*), à la servilité (*мыслить* - *маслить* – *huiler*).

Probable pouvait être *prouvé*, *wahrscheinlich* brillait par l'apparence (*Schein*), *вероятный* se remettait à la foi (*вера*) - vous voyez les fondements de leurs (in)certitudes !

Pour accabler quelqu'un, le Français l'accule aux causes (*accuser*), l'Allemand s'en plaint (*an-klagen*), le Russe le couvre de fautes (*об-винять*).

Ce que j'entreverrais, en me penchant sur l'*intensité*, ce serait un vide ou une soif qu'on éprouve près d'un bon puits ou d'une bonne fontaine ; pourtant, ses équivalents allemand et russe me conduisent dans un sens opposé : *Fülle/Überfülle* - *plénitude/débordement*, *насыщенность/сыт* - ne plus avoir faim.

Minable étymologie de *éternité* - *Ewigkeit*, faisant de l'âge (*ævum*) son ancêtre (*вечный* n'ajoute pas grand-chose : du *siècle*) ; pourquoi le retour *nietzschéen* est-il éternel ? - parce qu'il est retour du passé, qui s'avère le même, donc indépendant du temps.

Le concept doit être engendré, le *Begriff* - saisi, le *понятие* - compris ; le départ, le parcours, l'arrivée ; c'est pourquoi le Français est si créatif, l'Allemand - si ferme, et le Russe - si ahuri.

Pour comprendre pourquoi, dans la manipulation de la vérité, l'Allemand est si méticuleux, le Russe - si effronté et le Français - si circonspect, il suffit de remarquer, que la *Wahrheit* est proche de la sauvegarde (*bewahren*), la *pravda* - du bon droit (*право*), la *istina* - de l'être (*есть*), le *verum* (le *mais* disjonctif) - de la réserve.

La perfection est attribut de la seule réalité, ne demandant à l'homme que l'immobilité, - d'où l'étrangeté de ce mot, qui ferait penser à l'action (*par-fait*), à la marche (*voll-kommen*), au rehaussement (*со-верш-енный*). *Aucune perfection imaginaire ne peut me tirer en haut* - S.Weil - la hauteur étant le don de voir dans le réel - le merveilleux.

L'enthousiasme, la vie ou l'être, laquelle de ces sensations doit accompagner nos expériences ? *To enjoy* penche pour la première, *erleben* et *переживать* - pour la deuxième, *éprouver* (provenant du verbe indo-européen *être*) - pour la troisième. D'où la légèreté, l'emphase ou la sécheresse des parcours correspondants.

En allemand et en russe, *interpréter* (*deuten*, *толковать*) est une opération primordiale, sans aucun infléchissement par des préfixes ou présupposés ; *représenter* renvoie à une mimesis mentale, tandis que

darstellen/vorstellen est une mise devant l'âme ou devant la raison (par une image poétique ou concept philosophique) et *представлять* - devant les mains. L'intelligence se remarquant plus souvent dans des tâches représentatives qu'interprétatives, rien d'étonnant que le Français ait plus d'esprit que les autres.

L'apparence est fantomatique en français, lumineuse en allemand (*der Schein*, de *scheinen* - éclairer), évidente en russe (*видимость*, de *видеть* - voir) ; c'est pourquoi le sceptique français est angoissé, l'allemand - enthousiaste et le russe – certain.

Pour comprendre, pourquoi la pitié, en France, a si mauvaise presse, il suffit de remarquer le mépris, qui accompagne toute action de *plaindre* ; on peut justifier, en revanche, la compassion de l'Allemand (*mit-leiden* - souffrir ensemble) et l'exacerbation du Russe (*жалеть* – darder).

Le mensonge, en allemand (*Lüge*) et en russe (*ложь*), est au féminin ; il cherche son partenaire masculin et le trouve dans le rêve ; le mensonge français évite ce piège, son partenaire étant la *crédulité* ; d'où le ferme attachement du Français à la vérité.

Tout particularisme n'est qu'incapacité d'accéder à un langage plus vaste. La vraie opposition, dans le débat intellectuel, n'est pas entre l'universel et le particulier, mais entre l'universel palpitant et l'universel mécanique. Le Grec et le Français penchent pour la mécanique, et l'harmonie finale est au rendez-vous. L'Allemand et le

Russe tendent vers la palpitation, et de terribles déchirures aboutissent au gauchissement de leurs édifices. Pour que la maison commune soit agréable à vivre, il ne faut ni monter au plafond, ni taper de la tête contre les murs, ni s'extasier devant des ruines laraires : en communauté, il faut garder la paix moutonnaire ou robotique.

L'*angoisse* des Allemands (*die Angst*) est profonde, celle des Russes (*моща*) - haute ; pourtant, les mots *angustia* et *мечен* partaient de l'étroitesse, ce qui continue à dominer en français.

La *dette* viendrait de *de-habere*, changer de propriétaire, d'où les rapports purement rationnels du Français avec elle ; *Schuld* vient de *faute*, et *долг* - de *devoir*, d'où la vision dramatique des Allemands et des Russes.

L'*expérience*, en français, viendrait d'épreuve ; en allemand - de voyage (*Erfahrung* - *Fahrt*) ; en russe - de torture (*опыт* - *пытка*). Contraintes, mouvement, souffrance comme trois contenus possibles de l'expérience. Artiste, chroniqueur, martyr.

Patrie - où se sentent *chez eux* nos pères ; *Heimat* - où nous nous sentons *chez nous* ; *родина* - où est *chez elle* ma mère. Air, chair, terre.

Le robot devint l'idéal commun des Français, des Allemands, des Russes ; il y est, respectivement, bon vendeur, bon producteur, bon tricheur. On n'y décèle aucune trace d'un chevalier, d'un héros, d'un saint.

La même distance me sépare des Russes, des Allemands, des Français. Et non pas à cause de leurs servilité, discipline ou mesquinerie, mais à cause de mon incapacité de m'enivrer comme un Russe, de pleurer comme un Allemand, de sourire comme un Français. Le goût d'exil entretient ces saines distances.

Le Français, comme les Anciens, vise l'équilibre et la tranquillité ; le Russe s'ennuie dans une paix d'âme ; sans savoir bien réfléchir, il est chez lui dans une agitation inarticulable. *Les Allemands s'exaltent par la méditation au lieu de se calmer* - Stendhal. Et pourquoi ne pas faire un compromis, en vouant la raison au calme, le cœur – à l'exaltation et l'esprit – à la méditation ?

Le Français a raison de sentir de la profondeur – dans la peau, puisque, primo, il sait apprécier la caresse et, secundo, sa surface touche à sa profondeur, tandis que l'Allemand profond n'a pas de peau, et le Russe blessé n'a qu'elle.

Face à ses princes, le Français, étymologiquement, auraient dû se prosterner (*su-jet*), l'Allemand – s'y faire (*Unter-tan*), le Russe – s'y donner (*под-данный*). Dans la réalité, le Français s'y fait, l'Allemand s'y donne et le Russe se prosterne.

La rencontre avec le Malin est plus dramatique pour le Russe que pour l'Allemand ou le Français : la *tentation* ou la *Versuchung* ne sont que des mises à l'épreuve, tandis que *искушение* est déjà une morsure

et *соблазн* – même une chute. Le goût et la caresse, sources de nos passions, opposés à la raison, source de nos pensées.

L'esprit universel français (Montesquieu), le cœur sacré des peuples (Hölderlin - *heiliges Herz der Völker*), l'âme vaste du Russe (Dostoïevsky - *размах русской души*), - on s'y trompe d'adjectif : l'esprit doit être vaste, le cœur - universel, et l'âme – sacrée.

Perspective horrible : naître aux USA, en Suisse ou en Irak, et ignorer la honte, honte qui, hors la Russie, n'a de sens qu'en Allemagne, en France, en Italie, honte d'un beau destin, impossible et inénarrable.

J'accorde à la France la palme d'universalité, mais c'est par simple constat que le cœur (l'Allemagne) ne peut être que national, que l'âme (la Russie) est plus près des étoiles que du sol, tandis que l'esprit est la chose la plus cosmopolite.

En France, l'homme est formé au Lycée, en Allemagne – à l'Université, en Russie – par le climat et le paysage de son enfance : la steppe, la forêt, la montagne.

Pour clarifier leurs rapports avec Dieu, le Russe, le Français, l'Allemand, abandonnent leur organe principal – l'âme, l'esprit, le cœur – et comptent, respectivement, sur l'esprit (pour Le connaître), le cœur (pour s'en émouvoir) ou l'âme (pour Le réinventer). Rousseau : *Croirai-je qu'un Scythe soit moins cher au Père, et pourquoi penserai-je*

qu'il lui ait ôté, plutôt qu'à nous, les ressources pour le connaître ? - a peut-être raison.

L'intellectuel russe parle de son peuple, l'allemand - de ses poètes, l'américain - de son gouvernement, le français - de soi-même. Peu importe le ton - compati ou maugréant.

Russe, avec les romanciers et compositeurs russes ; Allemand, avec les poètes et philosophes allemands ; Français, avec les penseurs et architectes français, - je n'en revendique néanmoins aucune nationalité ; au sein des peuples, je me sens chez moi avec une chanson populaire russe, avec l'étudiant allemand, avec le cuisinier français.

Dans le cadre moderne, on imagine, sans trop de retouches, Goethe ou Hugo. Aucune place, en revanche, pour **Pouchkine**. Quel rêve déçu : **Pouchkine** représente le Russe à son apogée, tel qu'il sera dans deux siècles - Gogol - Пушкин - русский человек в его развитии, в каком он явится через двести лет ! **Pouchkine** serait aujourd'hui si horrifié par la chute du Russe, qu'il se réfugierait auprès des Tziganes ou des Circassiennes. Aucun poète n'est cependant si adulé dans sa patrie, et si désespérément isolé.

L'Allemand se fascine par le primordial - sa langue lui tend le préfixe originel de *Ur* (d'où *Ur-Wort* - *logos*) ; le Russe déborde sur l'achèvement - et sa langue l'y invite avec le préfixe infini de *до* (d'où *до-бро* - le *bien*) ; le Français tient à l'harmonie du milieu - peu de

préfixes y opposent quelques timides aspérités, vite maîtrisées par l'aplatissante morphologie.

Dans la poésie russe domine la musique du son (c'est une hauteur, réservée, normalement, au chant) ; dans l'allemande – la musique du sens (c'est une profondeur, tâche plutôt philosophique) ; dans la française – les deux musiques sont présentes, ce qui est peut-être la solution la plus harmonieuse, mais la platitude la guette.

Il faudrait imaginer comme un Français, s'élancer comme un Allemand, désirer comme un Russe : *C'est en Russie que la puissance du désir est la plus énigmatique, au-dessus de tous les autres* - Nietzsche - *Die Kraft zu wollen ist am allerstärksten und erstaunlichsten in Russland.*

Le Russe et le Français sont d'accord sur le lieu de la vraie vie – ailleurs. La beauté et la bonté se dégagent du rêve plus nettement que de la réalité. *L'Allemand veut pénétrer jusqu'à la Nature. Le Français et le Russe s'arrêtent à la convention* - H.-F.Amiel - ils savent, ceux-ci, qu'aller au bout, c'est aller à l'ennui.

Le Russe ne comprend pas les valeurs européennes et s'auto-proclame – nihiliste ; il avance à tâtons, vers des ténèbres, et l'enjolive par un état d'esprit pseudo-eschatologique. *Le Français est dogmatique ou sceptique ; l'Allemand – mystique ou critique ; le Russe – apocalyptique ou nihiliste* - Berdiaev - *Француз бывает догматиком или скептиком ; немец — мистиком или критицистом ; русский —*

апокалиптиком или нигилистом. L'Européen voit nettement le rôle social de l'esprit et laisse aux caprices personnels dialoguer avec le cœur ou l'esprit. Le Russe vit tout en vrac et son âme s'entend si rarement avec son esprit.

En Russie, comme en Allemagne, le Vrai scientifique et le Beau artistique sont des buts en soi, ce qui explique la profondeur de la réflexion germanique et la hauteur de l'enthousiasme russe. Mais *en France, la science et la poésie sont des moyens et non pas des buts* - Pouchkine - *во Франции наука и поэзия – не цели, а средства*, ce qui en explique la légèreté et l'élégance.

La langue française est parfaite pour mettre en valeur le *comment*, l'allemande – pour délimiter le *quoi*, la russe – pour rendre les vibrations du *qui*. La première qualité du russe consisterait dans *une facilité extraordinaire d'exprimer les émotions lyriques intérieures et les passions déchirantes* - Herzen - *в чрезвычайной лёгкости, с которой выражаются на нём внутренние лирические чувствования и потрясающая страсть*.

Alexandre Ier, en traversant à cheval le pont d'Austerlitz, ne le fait pas renommer et, admiré par Chateaubriand et Talleyrand, magnanime, il quitte le Paris conquis soulagé. Il inspire la reconnaissance aux Prussiens et aux Autrichiens. Ah, si Staline laissait Varsovie et Prague disposer de leur liberté, quelle reconnaissance, pour des siècles, porterait l'Europe à ce peuple héroïque libérateur ! Mais Staline y laissa sévir de grossiers commissaires, qui furent

heureux de pouvoir ramener dans leur misérable patrie une paire de chaussures, un tabouret ou un briquet, introuvables en URSS.

En Occident, on voit l'origine principale des conflits internationaux la prétention d'un camp à sa *vérité* exclusive, refusée à ses adversaires ; pour les Russes, assez indifférents à la véracité des slogans et des actes, à cette origine se trouve l'opposition entre le *sacré* et le *profane* (interchangeables pour un observateur impartial). Que la Russie soit proclamée *Sainte* explique beaucoup de choses (l'Allemagne ne serait que *grande*, et la France – *belle*).

L'homme en général est un concept creux ; l'universalisme a tellement de facettes. Le Français voit l'homme en train de réfléchir, l'Allemand – à calculer, le Russe – à souffrir (il porte le génie de l'art de souffrir). Et puisque, quelle que soit la trajectoire humaine, au bout nous attend la souffrance, le Russe est peut-être l'homme le plus universel. *Pourquoi les plus brillants des Européens cherchaient en Russie de la consolation, de l'espérance, de l'âme ? Serait-ce à cause de cette réponse russe, qui porte sur l'homme en général ?* - V.Soloviov - *Почему умнейшие из европейцев искали утешения, надежды и души в России? Не потому ль, что русский ответ касается человека в целом?*

L'ordre : pour un Français – la Loi universelle, pour un Allemand – la discipline individuelle, pour un Russe – l'arbitraire du Chef. *Essayez de laisser libres nos mains – très rapidement, nous demanderons de nouveau des fers* - [Dostoïevsky](#) - *Попробуйте развязать нам руки, и мы тотчас же опять попросимся в ярмо.*

Le Français aime la vie dès qu'elle est débarrassée de souffrance ; le Russe aime la vie dans la souffrance, puisque celle-ci lui est nécessaire pour avoir le droit d'un jugement. À l'Allemand il y faut de l'abstraction : *Le Russe aime la vie telle qu'elle est ; l'Allemand – telle qu'elle aurait pu être* - Morgenstern - *Der Russe liebt das Leben wie es ist, der Deutsche – das Leben wie es sein könnte.*

Pour défier l'Amérique, la Russie soviétique dénichait ses propres inventeurs de la machine à vapeur, de l'avion ou de l'ampoule électrique ; les Français, dépités par la domination de la philosophie classique allemande, déterrèrent la momie de Descartes.

Mis en musique, certains vers de H.Heine ou de L.Aragon gagnent en valeur ; mais la musicalité interne de [Pouchkine](#) défie toute tentative d'apporter une harmonie, supplémentaire ou bonifiante.

Le genre épistolaire ne réussit que dans des pays, où l'auteur et l'homme ne sont pas la même personne. L'Allemand, avec son culte d'objectivité, d'unité et de cohérence, y est particulièrement insignifiant (pas d'équivalent *réel* de l'Hypérion ou du Werther), tandis que le Français (Flaubert ou [Valéry](#)) et le Russe ([Pouchkine](#) ou Pasternak) y excellent. Et quelle terrible perte, que les lettres de [Tsvétaeva](#) à Pasternak, oubliées dans un métro.

Il paraît que la cause de la Première guerre mondiale serait l'avarice française et la grisaille russe : *Un Kaiser envoya l'armée*

*germanique contre le Français avare et le fade Moscovite - Machado -
Un César ha ordenado las tropas de Germania contra el francés avaro y
el triste moscovita.*

La France m'apporte des lumières, l'Allemagne m'apprend à disposer des ombres, mais les objets à projeter proviennent de mon enfance russe. Les imagos, transformées en images.

Dans la largeur de son âme le Russe propage des langueurs et des souffrances ; dans la profondeur de son cœur l'Allemand sombre dans des mystères et des verbiages ; dans la hauteur de son esprit le Français sublime des superficialités et des styles.

Trois tribus me prirent pour sien, car je fus admiratif devant l'esprit universel français, soulevé par le cœur solitaire allemand, ému par l'âme fraternelle russe.

Nietzsche : *Wo gibt es heute Psychologen ? In Frankreich, gewiß ; vielleicht in Rußland ; sicherlich nicht in Deutschland - Où trouver aujourd'hui des psychologues ? Sans doute en France ; peut-être en Russie ; certainement pas en Allemagne.* Ce que nous pensons de nos semblables est décidément sans intérêt. Voilà G.Maupassant, le plus fin psychologue de la place de Paris, surclassant **Dostoïevsky** en matière des choses inavouables !

Valéry : *La Russie, naïve, mystique, sensuelle, a reçu pour premiers enseignements ceux des écrivains français, immunisés et rompus aux*

contradictions, et ceux des philosophes allemands, les plus extrêmes dans leurs déductions. Les élèves comprirent tout de travers : des leçons de la philosophie allemande sont sortis les nihilistes mystiques (Dostoïevsky, Berdiaev, Chestov) et des images de la littérature française - les anarchistes naïfs (Kropotkine, Bakounine, Tolstoï). Seul, le poète, tendre, sensuel, déchaîné, est resté en accord avec ses notes nationales, mais l'acoustique du russe l'isole de l'Europe.

Blok : *Нам внятно всё : и острый галльский смысл и сумрачный германский гений - L'esprit gracieux gaulois nous est aussi familier que le ténébreux génie germanique.* Mais pour vous ouvrir les bras, ils aimeraient, que vous apprissiez d'abord à ambitionner les suffrages et à viser le monde avec des instruments de crédit.

E.Jünger : *Dem Russen stehen die Ernten noch bevor. Im Laufe dieser Verwandlung wird Sicherheit, wie vordem Schrecken, von ihm ausstrahlen - La moisson attend encore le Russe. Au cours de ce mûrissement la paix prendra, dans son rayonnement, la place de l'angoisse.* Cette paix d'âme, qui ravagea déjà le chevalier français et le romantique allemand, viendra-t-elle à bout du poète et du moujik russes ?

L'Anglais qui prie est un spectacle peu émouvant ; le Seigneur doit lui préférer le Français qui blasphème. Le Seigneur a en horreur la prière du Russe, toujours blasphématoire, mais Son hypostase littéraire a un faible pour le blasphème russe, si énorme, qu'il touche au ciel.

La table française a des pieds, l'anglaise - des jambes (legs), la russe - les deux - *ножки* - au diminutif efféminé.

Étant tricard des terres et des cieux, je ne peux ni dresser un ciel russe (son âme) sur une terre française (sa douceur), ni amener sur la terre russe (sa souffrance) un peu de ciel français (son esprit).

Je m'accroche à l'Europe ; pourtant, mon enfance se déroula au centre géographique de l'Asie, où je voisinais avec des Choriens ou Khakasses ; et aujourd'hui, des Guyannais, Mahorais ou Kanaks font partie de ma nouvelle communauté. Comment ne pas croire que la vraie vie est ailleurs...

Une journée-fraternité, journée de rare intensité : le matin - dans les collines, au-dessus du *toit tranquille* de [Valéry](#) ; l'après-midi - traduire du Mandelstam se fraternisant avec Homère ; le soir - serrer la main fraternelle de [R.Debray](#) ; la nuit - suivre l'agonie de J.Ferrat. Dans ma jeunesse moscovite, seul et aux abois, j'écoutais la belle voix de J.Ferrat me chanter la France, celle qui m'attendait. Celle qui *vint à ma rencontre*, porta le nom de [R.Debray](#), mon frère. Je ne fus jamais moins orphelin, avec ma mère adoptive, la France, qu'en compagnie de ses deux plus belles voix.

La solitude dans le réel ou dans l'imaginaire : en Russie, tant de folies, de mensonges, d'aberrations n'empêchaient pas mon rêve de se sentir parmi les siens ; en France, une culture délicate, une liberté

respectée, une dignité spontanée rendaient ma réalité pleine de sérénité. En Russie – une horrible solitude dans le réel ; en France – une triste solitude dans l’imaginaire.

Tant de faux solitaires traversent des océans ou escaladent des falaises, sans se séparer, au fond d’eux-mêmes, de la réalité commune. Les vrais solitaires, obsédés par leurs rêves secrets, je les croisai à Moscou et à Paris.

Avant de nous inspirer l'enthousiasme ou l'espérance, une philosophie honnête devrait mettre en avant l'énigme ou la fragilité de nos liens avec l'essentiel et faire de l'éphémère une raison d'admirer ou d'aimer l'immuable. Des philosophes d'origine juive, en Autriche, en Russie, en Allemagne, en France, portant, au fond d'eux-même, de multiples nostalgies : d'histoire, de langue, de géographie, de culture - contribuèrent formidablement à cette noblesse philosophique.

Dans aucun pays je n’ai planté *mes* racines ; mais il y en a eu trois, où je me réfugiais dans *leurs* canopées.

P.Celan : *Von diesem Baum, er flügge von Wunden, - vom Pont Mirabeau, wo die Oka nicht mitfließt. Kyrillisches ritt ich über die Seine, ritts übern Rhein - De cet arbre, je volerais de mes blessures. Du Pont Mirabeau, où il n'y a pas de confluent appelé Oka. En cyrillique, je survole la Seine et le Rhin.* Je suis si près de cet arbre, de ces blessures, de ces vols et de ces lettres.

Dans les péripéties humaines, tout peut être réduit au jeu, sauf le sens tragique. Celui-ci est ignoré par le Français moyen, dont la vie se joue comme un vaudeville permanent. Les jeux les plus subtils peuvent être tragiques ou comiques, d'où la mélancolie russe ou la jovialité italienne.

Index des Auteurs

Abélard	IV	Chapin F.	VII	Heidegger M.	XXII,
Akhmatova A.	97	Cioran E.	VII,XI,		33,34,44,63-65
Amiel H.-F.	VI,XVI,		XVIII,XXII,30,34,39,	Heine H.	77,123
	XVIII,120		56,61,64,85,87,90,	Hemingway E.	97,98
Aragon L.	XXII,123		96	Héraclite	III,69
Arendt H.	52	Confucius	53	Herzen	26,121
Aristote	66	Custine A.	103	Hesse H.	72
Artaud A.	48	Dante A.	XI,34,42	Hippius Z.	92
Averroès	66	Debray R.	V,VII,X,	Hitler A.	76,93,110
Bakounine M.	125		XVI,38,52,126	Hölderlin F.	62,64,
Balzac H.	X,105	Delacroix E.	93		65,75,118
Barney N.	97	Deleuze G.	25	Homère	126
Baudelaire Ch.	IX,64	Descartes R.	XI,XXII,	Horace	36
Benjamin W.	40		25,42,60	Hugo V.	II,XI,81,
Berdiaev N.	99,107,	Diderot D.	60		105,119
	120,125	Diogène	25	Husserl E.	47,75
Bergson H.	62	Dostoïevsky F.	VII,	Ivanov V.	62
Bernanos G.	93		81,85,91,93,96,97,	Jabès E.	87
St-Bernard	IV		105,118,122,124,125	Jankelevitch V.	70
Blok A.	125	Du Bellay M.	II,51	St-Jérôme	106
Bloy L.	56	Eckhart Me.	63	Jésus	26,42,81,
Boehme J.	88	Einstein A.	52		91
Borgès J.	59	Faulkner W.	XI	Joubert J.	IX,XVIII,
Boulgakov M.	107	Ferrat J.	126		54
Broch H.	26	Fitzgerald S.	97	Joukovsky V.	95
Brodsky J.	74	Flaubert G.	123	Joyce J.	XI,38
Bruno G.	XI,27	Foucault M.	58	Jünger E.	77,125
Celan P.	64,79,96,	France A.	93,107	Kafka F.	48
	127	Freud S.	58,79	Kant E.	XXIII,46,
Céline F.	IX,X,100	de Gaulle Ch.	IV,103		57,61,65
Cervantès M.	XVIII	Gibran Kh.	71	Keats J.	56
Chamfort N.	IV,41	Gide A.	105	Kierkegaard S.	XX
Chaplin Ch.	52	Goethe J.W.	41,119	Kleist H.	108
Chateaubriand F.-R.		Gogol N.	119	Kojève A.	59,101
	II,30,99,105,110,	Grothendieck A.	XVI	Kontchalovsky A.	104
	121	Guityry S.	75	Koyré A.	59
Chestov L.	43,125	Hegel G.	VII,46,	Kraus K.	78
Chomsky N.	VI		58,59,62,75,101	Kropotkine P.	125

Lamennais F.	107	Pascal B.	65,68,97	Sollers Ph.	75,84
Lao Tseu	70	Pasternak B.	XIX,87, 123	Soloviov V.	122
La Rochefoucauld	94	Pavlov I.	98	Spengler O.	30,34,
Leopardi G.	89	Péguy Ch.	25	Stein G.	97
Lucrèce	52	Pessoa	35	Steiner G.	51,51, 59,79
Machado A.	40,123	Pétrarque	II,XI,41	Stendhal	II,105, 117
Mahler G.	78	Platon	XXIII,25, 59	Stravinsky I.	52
de Maistre J.	XX	Plutarque	53	Suétone	85
Mallarmé S.	XII,92	Pouchkine A.	III,38, 50,56,71,85,91,104, 107,110,119,121,123	Talleyrand Ch.	95,121
Malraux A.	105	Pound E.	97	Tchaïkovsky P.	110
Mandelstam O.	103, 126	Priestley J.	XI	Tchékhov A.	51,52
Marivaux	V	Proust M.	VII,IX,XII, XIII,42,75,100	Tesson S.	X,94
Marx K.	58,77, 82	Publilius	67	Thibon G.	VII,39
Maupassant G.	124	Rabelais F.	XX	Tioutchev F.	107
Melville H.	48	Rachmaninov S.	52	Tocqueville A.	30,36, 98,103
Méréjkovsky D.	85	Renard J.	98	Tolstoï L.	XVIII,89, 91,92,93,96,110, 125
Modigliani A.	97	Rilke R.M.	XI,XV, 48,62,64,65,85,87, 97	Tourgueniev I.	72,104
Molière J.	V	Rimbaud A.	XXII	Tsvétaeva M.	XV,63, 74,97,102,123
Montaigne M.	II,V, IX,XV,42,62,97	Rousseau J.-J.	XX,88, 107,118	Valéry P.	II,V,IX,XII, XIII,XVI,XVIII,XXII, 35,42,45,48-50,56, 58,65,75,85,87,91, 123,124,126
Montesquieu Ch.	118	Russell B.	27	Vauvenargues L.	IX
More Th.	27	Sartre J.-P.	61,62, 68,106	Verlaine P.	XXII
Morgenstern Ch.	123	Schiller F.	81	Vico G.B.	XXII
Musset A.	XXII	Schopenhauer A.	46, 56	Voltaire A.	II,V,IX, 97,105,107
Nabokov V.	XI,48, 52,90,104	Schubart W.	73	Wagner R.	VII,55
Napoléon	III,76,84, 97,99,110	Scot M.	66	Weil S.	38,114
Nietzsche F.	VII,XVIII, XXIII,26,29,31,35, 42,50,52,55,56,58, 62,71,75,79,90,91, 93,94,97,107,108, 113,120,124	Sénèque	91	Wiazemsky P.	95
Nin A.	97	Shakespeare W.	52, 75	Wittgenstein L.	69,93
Ortega y Gasset	33, 48,105	Socrate	51,70, 107		
Ovide	89	Soljénitsyne A.	92,96		
Parménide	69				

Sommaire

Avant-propos	I
Généralités	25
La France face à l'Allemagne	55
La France face à la Russie	81
Index des Auteurs	129

Un alliage trinitaire unique, celto-latino-germanique, fait de la chair française un phénomène excitant, bigarré, brillamment réussi. Plus qu'un équilibre, elle exhibe une harmonie, une beauté musicale, palpitante de rythmes, d'intensités, de timbres et de tonalités innombrables. Paradoxalement, la France offre à notre regard plus d'unité qu'aucun autre pays européen. Et pourtant le tout n'y occulte pas les parties.

À l'époque d'une mondialisation mécanique, touchant toute la planète, la France reste un dernier îlot de résistance aussi bien à la moutonnaille asiatique qu'à la robotisation américaine. Condamnée à long terme, comme tous les autres, elle dispose encore de tant de ressources pour des chants du cygne, portant haut et loin.

